5e Année - N° 207 Le N° : 1 $ 00 Jeudi 17 Août 1944

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



COCHINCHINE. — Barques de pêche.

(Bois gravé d'après un dessin de Ngo-van-Hoa.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTERET VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

Taux d'intérêt annuel 2 %

BONS A UN AN
émis à 98 $ 00
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS
émis à 99 $ 60
remboursables
au gré du porteur

au pair	à trois mois	de date
à 100 $ 50	à six mois	de date
à 101 $ 00	à neuf mois	de date
à 101 $ 60	à un an	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

5e Année - No 207 17 Août 1944

Edité par
l'ASSOCIATION ALEXANDRE-DE-RHODES
6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc.
doivent être adressés à la Revue
« INDOCHINE »
6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :
Indochine et France :
Un an : 40 $ 00, 6 mois : 25 $ 00

Etranger :
Un an : 55 $00, 6 mois : 35 $00
Le numéro : Une piastre.

SOMMAIRE

Enquête sur les nouveaux destins de l'intelligence française. — *Visages du roman*, par Marcel ARLAND.

A l'ombre de la Révolution maréchalienne. — *Le Cambodge et sa jeunesse*, par J. DESJARDINS.

Monsieur Vi et le progrès, par Renée VALLONS.

Souvenirs d'un vieil annamitisant (suite), par L. CADIÈRE.

Un flâneur rue Catinat, par Pierre ANDELLE.

Abonnements : Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Changements d'adresse : Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 $ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.

Règlements : Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ENQUÊTE SUR LES NOUVEAUX DESTINS
DE L'INTELLIGENCE FRANÇAISE

VISAGES DU ROMAN

par Marcel ARLAND

(*La France de l'esprit*, Paris, 1943.)

IL est toujours hasardeux d'entreprendre le tableau d'un temps auquel on appartient, fût-ce d'une seule de ses manifestations. Il l'est particulièrement quand il s'agit d'une époque et d'un domaine où la publicité, la politique, les clans et les journaux ont à l'envi jeté la confusion. Pourtant, la rupture qu'apporta la guerre, le demi-silence, l'attente, les efforts mêmes d'aujourd'hui, l'impérieuse présence de problèmes au regard desquels ne se maintiennent que nos valeurs essentielles, c'est là peut-être de quoi nous permettre une vue plus lucide sur un passé proche et lointain. Au reste, je ne songe pas à dresser un strict inventaire du roman français des vingt dernières années ; je voudrais en dégager les tendances capitales, celles qui, développées ou assouplies, associées peut-être à des tendances nouvelles, animeront sans doute encore demain notre littérature romanesque.

On a maintes fois, depuis 1918, dénoncé le déclin, prédit la mort du roman. C'est que nulle forme d'art n'est plus changeante. « Voilà un tiers de siècle, écrit un journaliste, qu'il n'y a plus de romans en France ». (Que n'ajoute-t-il qu'il n'est pour lui de romans que naturalistes !) C'est aussi que beaucoup tiennent le roman pour un genre d'essence inférieure et qu'à leurs yeux les œuvres mêmes où il rivalise avec les genres les plus hauts sont celles où il trahit sa loi et s'égare. Et c'est peut-être encore que, dédaignant ce qui fait le prix de notre art (nous y sommes trop habitués), nous n'aimons naïvement qu'à l'étranger.

J'ai la conviction que la littérature romanesque de l'entre-deux guerres est une des plus riches et des plus curieuses que l'on ait vues éclore. On demandera : « Qu'opposez-vous en force et en ampleur à la « Comédie humaine » ? Citez l'œuvre qui, de nos jours, est aussi patiente et robuste que « Madame Bovary » et de grain aussi dur ? Quel est votre Stendhal ? Quel est même votre Constant ? » Et de même certaine lente et subtile plénitude, celle de « La Vie de Marianne », par exemple, semble assez loin de nous ; de même aussi certain ton de conteur, naïf et brûlant, celui de Marguerite de Navarre ou de l'abbé Prévost. Ce que le roman d'aujourd'hui n'est pas, ou qu'il n'est plus que faiblement, nous le voyons, et il peut être bon d'y méditer. Faut-il en méconnaître ce qu'il est ? Il a sa figure propre ; il comporte ses tentatives, ses échecs, ses œuvres valables, auxquelles on ne saurait encore assigner un rang exact dans notre littérature, mais qui en marqueront une heure ardente et singulière.

S'il nous frappe, c'est d'abord précisément dans la mesure où il s'écarte des formes reconnues et quasi classiques du genre. Aussi bien, dans ses modifications mêmes, il reste fidèle au destin du roman, qui, depuis ses origines, n'a cessé de s'élargir et de se diversifier en se nourrissant des autres genres littéraires. Et je ne dis pas que le roman ait ainsi rencontré un égal bonheur. Tout genre, et le moins rigoureux, a son génie : s'il n'y soumet pas ses emprunts, il donne naissance à des œuvres bâtardes, parfois étranges, presque toujours décevantes et fragiles ; mais qu'il parvienne à assimiler ces nourritures étrangères, ses bornes reculent, un sang nouveau le féconde.

●

Si l'on ne considère que les œuvres les plus marquantes, il semble que, depuis vingt ans, il y ait eu presque autant de formes de roman que de romanciers. Déjà sans doute des romans comme « L'Astrée », « Francion » et « La Princesse de Clèves » différaient sensiblement l'un de l'autre par la forme ; et davantage, au XVIIIe siècle, « Marianne », « Gil Blas » et « Paul et Virginie », « Manon », « La Nouvelle Héloïse » et « Les Liaisons dangereuses » ; et non moins les romans de Constant, de Stendhal et de Hugo, ou de Chateaubriand, de Sand et de Balzac. Mais jamais cette diversité ne s'était affirmée comme aujourd'hui ; jamais le roman n'avait été à ce point et aussi généralement ce qu'il est devenu : l'expression complète d'un homme.

Car ce que l'on croit sentir chez la plupart de nos contemporains, c'est moins le désir de conter une histoire, de peindre des mœurs, d'analyser un caractère ou un état d'âme que le besoin de porter dans le roman leur monde, leurs débats et leurs humeurs, et de se chercher, de se réaliser, d'agir par la création romanesque. Il faut que leur œuvre ait leur visage, qu'elle les représente et les engage dans la mêlée. L'image d'eux-mêmes qu'ils lui confient ainsi, la résonance et la portée dont ils voudraient la charger, je doute, à vrai dire, qu'elles soient plus pures et plus durables que celles que gardent aujourd'hui maintes œuvres moins ambitieuses. Mais enfin c'est ce besoin qui incline leurs romans tour à tour ou en même temps vers le lyrisme, la satire, l'épopée, voire la philosophie et la politique. Il est peu d'entre eux qui ne se proposent de changer le monde, au moins de lui dire son fait et de lui marquer sa voie. Et l'on peut en sourire ou en être agacé ; toutefois, cette ambition elle-même, cette fièvre et cette généreuse allure de chantier ne sont pas des éléments méprisables dans la vie d'un art ni dans celle d'un peuple.

●

Le monde recommence, le monde commence enfin avec chaque génération. Après quatre ans de guerre, celle qui atteignait la vingtième ou la vingt-cinquième année en 1918 connaissait mal et parfois méprisait ses aînés. Non pas tous les aînés ; si les romans de Paul Bourget semblaient dater d'un temps lointain, si Barrès même voyait baisser

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

son crédit (Barrès dont la « Trilogie du Moi » et « Les Déracinés » avaient frayé plus d'une voie), c'est après 1918 que l'influence de Gide prit toute son ampleur et que surgit l'œuvre de Proust.

Acclamée, combattue, moquée, l'œuvre de Marcel Proust reste le monument romanesque le plus important de la première partie du siècle. Romanesque ? Elle était un défi au roman. Elle conseillait aux jeunes romanciers toute licence à l'égard d'un genre assez souple pour « régir » « A la recherche du Temps perdu », comme « La princesse de Clèves ». Non moins que celle de Gide, elle leur proposait pour but l'amoureuse recherche d'eux-mêmes. Que de secrets à découvrir ! Que de labyrinthes à explorer ! Que de dissociations à tenter encore dans l'analyse de l'âme ! Et pourtant cette œuvre exerça moins d'influence qu'on n'eût pu croire ; c'est qu'elle impliquait une subtilité, une patience, une véritable passion aussi, qui ne sont point monnaie courante. Et puis, elle témoignait du monde extérieur un souci qui parut à de jeunes écrivains simplement pittoresque.

L'œuvre d'André Gide leur offrait des sortilèges plus efficaces, pleine d'élans et de retours, ardente et ironique, et d'un art achevé. Et d'abord, c'est pour eux qu'il semblait écrire, qu'il semblait vivre, se refusant à leur imposer une discipline ou un but, leur proposant seulement un point de départ, appelant du fond d'eux-mêmes une ferveur, une fierté, une indépendance. Des récits comme « L'Immoraliste » et « La Porte étroite », des nouvelles comme « Isabelle » ou « La Symphonie pastorale », des soties comme « Paludes » ou « Les Caves du Vatican », et « Les Faux-Monnayeurs » même, le roman de sa maturité, ont exercé une action très étendue, non peut-être sur la forme du roman (sinon dans la mesure où, pour la plupart, ils renouvelaient une lignée très française), mais sur les thèmes des romanciers, et peut-être aussi, introduisant dans le roman sa propre critique, sur leur attitude à l'égard de leurs œuvres.

Moins profonde, mais à peine moins apparente fut l'influence de Jean Giraudoux, à laquelle vint bientôt s'ajouter celle des premières nouvelles de Paul Morand. En 1918, Giraudoux n'était encore que le conteur de « Provinciales », de « L'Ecole des Indifférents » et de « Simon le Pathétique » ; il n'avait pas atteint à la virtuosité, à l'ampleur ni à cette sorte de violence souriante et dure de « Bella », de « Combat avec l'Ange » ou de « Choix des Elues ». Mais sa grâce désinvolte, une fantaisie dont on ne sait au juste si elle se moque ou s'attendrit, et son jeu déjà prestigieux : c'était là, pour beaucoup de jeunes écrivains, un exemple séduisant.

C'est en 1913 que parut « Le Grand Meaulnes », dont la faveur et l'action n'ont guère cessé de grandir, non point tant, me semble-t-il, en raison de ses meilleurs éléments (son réalisme poétique, la pureté de sa forme, la grâce et le naturel du récit) qu'à cause de tels caractères qui répondaient à ceux de l'époque : j'entends le goût de l'enfance et du rêve, comme la constante présence de l'auteur, dont les trois personnages masculins, le petit Seurel, le grand Meaulnes et Franz de Galais, sont la triple image.

Tels sont les exemples et l'enseignement que rencontraient vers 1920 les jeunes romanciers. Il faut y joindre la très profonde influence de Dostoïevsky, celle, plus limitée, de James Joyce, un peu plus tard celle de romanciers américains comme Faulkner. Si différentes que fussent ces leçons étrangères, elles concouraient à proposer du roman une forme plus ample, une architecture plus audacieuse, un cours plus sauvage ; elles s'inscrivaient contre l'égale clarté dont on fait, non sans abus peut-être, le propre du roman français ; dans un royaume d'ombres elles projetaient un brutal éclat sur le subconscient de l'homme, son mécanisme et ces limbes où se confondent l'ange et la bête ; elles accordaient enfin tout crédit au jaillissement forcené, à l'investigation haletante et à l'obsession.

Comment la jeune littérature n'eût-elle point abondé dans ces voies ? C'était, déséquilibrée par la guerre et ses suites, une époque de doute et d'élans, de faiblesse et de violence. On entendait tout remettre en question, les genres littéraires même ; mais on manquait des forces naïves qui eussent permis une renaissance. On méprisait la littérature, on instaurait une terreur dans les Lettres ; mais jamais on ne se montra plus asservi à ce que l'on appelait dédaigneusement littérature.

On avait le goût des tentatives extrêmes, paradoxales et, dans leur principe, à peu près condamnées. Derrière Louis Aragon, André Breton ou Philippe Soupault, derrière l'imagerie épico-lyrique de Joseph Delteil, maintes œuvres parurent alors, à peine élaborées, fiévreuses, crispées, pleines de cris, de gestes, de jeux forcenés, de détresse parfois. C'étaient des œuvres de refus ou, comme on disait, d'évasion.

On s'évadait dans l'aventure, à la suite de Stevenson et de Conrad, de Blaise Cendrars, de Pierre Benoit ou de Pierre Mac-Orlan. On s'évadait dans le rêve ou dans une enfance qui n'était souvent qu'une forme du rêve. On s'évadait aussi dans les méandres du moi, et, de façon plus naïve que perverse, dans ses anomalies, feintes ou virtuelles.

Ce n'était pas là pourtant un pur désir d'évasion. On ne s'y cherchait pas moins qu'on ne s'y fuyait ; on y trouvait plus d'amertume que d'assouvissement. Et déjà commençait à se manifester un besoin, sinon de reconstruire, du moins de prendre pied sur une terre ferme. Ce besoin devait se développer pendant la seconde période de l'après-guerre. Aussi bien, parmi les romanciers dont l'œuvre apparaît ou se confirme vers 1927, il en est peu qui ne soient marqués par ce temps fiévreux, soit qu'ils réagissent, avec non moins de passion, contre ces tendances, soit qu'ils les transforment, selon leur personnalité, en vue d'une œuvre valable.

Presque toutes les nouvelles œuvres qui surgirent alors gardent au reste un caractère de combat ; presque chacune offre du roman cette figure particulière que je signalais d'abord : celle de l'auteur. Que l'on songe aux nouveaux romanciers qui, depuis 1918, exercèrent l'action la plus forte et, parmi eux, à ceux-là même qui se tinrent le plus loin des écoles de l'époque, un Bernanos ou un Montherlant par exemple : leurs œuvres frappent encore par ces traits.

« Le Songe » parut en 1922. Est-ce un roman, une méditation lyrique ou une confession romancée ? Montherlant est également présent dans toute son œuvre. Qu'il s'agisse des « Bestiaires », des « Jeunes Filles » et même des « Célibataires », il apporte ses passions, ses mépris et ses cultes ; il joue, il se bat, il « enseigne » ; il est le premier et presque le seul personnage de ses livres.

Et c'est André Malraux lui-même que l'on retrouve à travers ses romans, des « Conquérants » et de « La Condition humaine » jusqu'à « L'Espoir ». Tantôt il y élargit une aventure personnelle ; d'autres fois il y rassemble des faits, des hommes et des civilisations pour s'en exalter, en tirer une mo-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rale héroïque, y sentir à la fois ses liens et son indépendance, y assouvir à la fois ses goûts de lucidité, d'action et de domination.

La voix de Georges Bernanos n'est pas moins impérieuse ni précise. Non qu'il se mette en scène dans ses romans. Mais chacun d'eux semble le théâtre d'une lutte acharnée entre l'esprit de vie et le néant. C'est une quête obstinée, haletante, plus fiévreuse et dramatique à chaque obstacle : celle de la dignité et du salut de l'homme. De là, l'ample résonance et la noblesse de « Sous le Soleil de Satan », du « Journal d'un Curé de Campagne » ou de la « Nouvelle Histoire de Mouchette ».

L'œuvre de Drieu La Rochelle apparaît beaucoup plus mêlée aux remous, aux faiblesses, aux élans de l'époque. Il a besoin de son époque, mais la supporte mal. Il s'y prête, et la juge. Il en est le témoin, mais un témoin passionné et qui intervient dans la mêlée. Il en fait la satire, et d'autant plus âprement qu'il sent relever de cette satire plus d'un de ses propres traits. Et c'est ainsi que d'une œuvre à l'autre, de « La Comédie de Charleroi » à « Rêveuse Bourgeoisie » ou à « Gilles », tour à tour ou à la fois bougon, attendri, cruel, enthousiaste ou désabusé, subtil, et brutal, tantôt hésitant, soudain pris d'une violente énergie, il développe, avec le portrait d'un temps, sa complexe figure.

Avec Céline, le roman devient un réquisitoire forcené, un énorme pamphlet qui brasse la boue et la sanie, une apocalypse d'égout et de charnier, une vitupération éperdue, goguenarde ou épique, qui roule et grossit en avalanche, entraînant images, gestes, insultes, cris de fureur et, çà et là, couplets sentimentaux.

Avec Jean Giono, le roman devient une épopée. « Collines », le premier roman de Giono, rappelait les mythes frais et touchants du Vaudois Ramuz (l'une des plus pures sources poétiques de notre temps). Depuis ce début, Giono n'a cessé d'acquérir plus d'ampleur. Il est le chantre et le grand prêtre du Fleuve, de la Saison, de la vie pastorale, de l'alliance entre la terre et l'homme — du retour aux origines. Cette veine épique, de hauts dons de visionnaire, un lyrisme éclatant, une langue nombreuse, éloquente, maniérée parfois, mais souvent traversée d'un grand souffle, une attitude de prophète quelque peu complaisante, une simplicité quelque peu ostentatoire, le goût des sermons dans des catacombes de plein art baroque : tout cela compose sa figure et celle de son œuvre.

Et l'on pourrait joindre à ces exemples celui de Marcel Jouhandeau, encore qu'il s'agisse cette fois d'un écrivain infiniment plus discret, au point qu'il ne semble guère écrire que pour lui-même. Si « Théophile » ou « Monsieur Godeau » nous livrent de Jouhandeau une image très intime, même lorsque, dans une nouvelle, il met en scène un boucher, une bergère, une marchande de modes : c'est encore son univers qu'il leur confie ; il les peint aux couleurs de son aventure spirituelle ; il élargit à travers eux son dialogue avec Dieu.

Il n'est pas enfin jusqu'aux romans de Julien Green qui ne semblent se modeler, non peut-être sur la figure de l'auteur, mais sur ses rêves, son trouble, son « hôte intérieur ». Son œuvre prend de plus en plus l'aspect d'une harmonieuse et déchirante hallucination. C'est le romancier de l'envoûtement, de l'angoisse, du sombre éclat des minuits.

●

Mais que l'on se tourne vers les romanciers (plus vieux, presque tous, d'une ou de deux générations) dont l'art et la forme romanesque ressortissent de plus près à des lignées connues. Avant la guerre de 1914, des écrivains comme Roger Martin du Gard, Georges Duhamel et Jules Romains n'étaient point déjà sans audience. C'est après cette guerre qu'ils entreprirent leurs œuvres cycliques, à la fois tableaux, sommes et explications d'une époque. De ces trois œuvres (1) celle de Martin du Gard semble la plus objective. Elle ne cherche pas l'éclat ; elle ne veut pas émouvoir par des moyens directs ; elle est pleine de scrupule et de probité. Est-ce à dire qu'elle soit impersonnelle, même au sens où l'on dit parfois qu'est impersonnelle la littérature classique ? On sait avec quelle netteté la voix, le débat propre et l'opinion de Martin du Gard se manifestent dans les derniers volumes des « Thibaut ».

Jules Romains est plus présent encore dans « Les Hommes de Bonne Volonté » : il l'est par la coupe, si arbitraire, de l'œuvre ; par ses remarques, son ironie, ses jeux et ses jugements ; par maintes pages, les plus fraîches et les plus durables, qui semblent des confidences ou des pages de « journal », et qui chantent un amour naissant, un soir de Paris ou le plaisir d'une marche ; il l'est encore par la leçon qu'il veut proposer.

Comme Jules Romains, Georges Duhamel débuta par des poèmes ; et la voix même de ce poète, attentive et émue, prudente et chaleureuse, on la retrouve, plus nuancée et plus ample, dans les deux cycles de « Salavin » et des « Pasquier ». Salavin est, par rapport à Duhamel, un humble frère, disgracié et malade ; un frère pourtant : de là la tendre cruauté de l'auteur ; de là qu'il nous émeuve intimement. D'une orchestration plus vaste, d'un art plus mûr, « Les Pasquier » n'en sont pas moins groupés autour d'une présence que l'on n'aperçoit pas, mais que l'on sent à tout instant : celle de Georges Duhamel qui, à travers ses personnages, raconte ses affections, ses joies et ses blessures, ses rêves parfois, sa légende.

D'une veine plus proprement psychologique, les romans de François Mauriac, qu'est-ce donc qui leur assura tant de succès ? Non pas seulement leur art, ni précisément leurs sujets et leurs personnages. Mais de « Préséances » et du « Baiser au Lépreux » jusqu'à « La Pharisienne », on y sentait revivre le drame même de l'auteur ; on était requis par sa voix, par ses débats, par son angoisse. C'est lui qui leur donnait ce frémissements, ce souffle un peu haletant, cette voix voluptueuse et rauque, comme il les emplissait d'images, d'odeurs, de bruits, si profondément installés en lui qu'ils étaient une part de lui-même.

L'œuvre de Jacques Chardonne n'est certes pas moins particulière ; elle l'est même davantage par la forme, j'entends celle qu'elle revêt dans « Claire », « Les Destinées sentimentales » ou « Romanesques », qui ne relève pas moins de l'essai et de la confidence que du roman, et traduit ainsi, une et complexe, intimement émue sous sa nappe harmonieuse, toutes les tendances, toutes les nuances de l'auteur.

Et si les romans de Jean Schlumberger, depuis « Un Homme heureux » et « Le Camarade infidèle » jusqu'à « Saint Saturnin » et aux « Potiers », offrent une forme moins frappante, c'est d'abord parce qu'elle correspond à la sobre et mâle pudeur de cet écrivain. Mais quelque goût de la perfection qu'il apporte à ses romans, on y retrouve ses problèmes et sa tenace recherche des hautes valeurs de l'homme.

(A suivre.)

(1) On pourrait en citer d'autres : le second cycle de Romain Rolland (fort inférieur à Jean-Christophe) ; *l'Histoire d'une Société*, de René Béhaine...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE CAMBODGE ET SA JEUNESSE

par J. DESJARDINS

L'INTENSE effort développé par la France et par l'Indochine pour maintenir leur économie au niveau des besoins les plus urgents est des plus méritoires, certes, mais ne peut-il susciter en nous qu'une reconnaissance physique pour les bons intendants qui surent nous empêcher de mourir de faim ? Aussi nécessaire à la fois et plus haute est l'ambition de maintenir à son degré le plus fervent l'âme de l'Empire, avec sa volonté de vivre dans l'honneur et de s'imposer au respect du monde ; cette ambition, ce n'est plus à l'économie fournisseuse de pain, de riz et de vêtements qu'il faut demander de la satisfaire, mais à cette économie supérieure, ordonnatrice de la spiritualité propre à chaque nation, à cette économie de l'intelligence et de l'âme dont le Maréchal s'est institué, du point de vue français, le grand Intendant.

Le premier moteur de cette spiritualité, c'est la jeunesse, qui est le commencement de toutes choses. Nous éviterons d'écrire jeunes et jeunesse avec des majuscules ; il ne s'agit pas de déifier ce qui est tout simplement une part de l'âge humain, et même sa part la plus fragile et la moins vaste, sinon la moins importante. Nous dirons les *jeunes* comme nous disons les *vieux*, avec la même nuance de déférence (les uns et les autres apportant généreusement au groupe l'expérience acquise sous sa protection), mais aussi sans cette révérence obséquieuse qui fait les idoles. Aucune idolâtrie n'entachera notre culte de la jeunesse. Nous l'aimons d'être ce qu'elle est (et que nous ne sommes plus), nous connaissons son pouvoir et nous attendons beaucoup d'elle, mais qu'elle ne s'enivre pas de se voir si nécessaire au redressement national : c'est demain, seulement demain qui jugera si les fruits ont passé « la promesse des fleurs » et si le pays par elle fut vraiment sauvé. Une patience et une humilité aussi fortes que son enthousiasme seront les meilleurs garants de notre espoir.

La promesse est immense, à ne parler que ce qu'il nous est donné de voir chaque jour autour de nous. Autour de nous, c'est le Cambodge et les Cambodgiens. On a vu des voyageurs dans leurs relations (et parfois des fonctionnaires dans leurs rapports) s'essayer à faire le portrait du Cambodgien. Ils s'accordaient tous, dans une même nuance de sympathie, à signaler ce qu'ils osaient à peine nommer un défaut, tant c'est un défaut aimable : l'indolence naturelle ou acquise de cette vieille race, son indifférence aux tracas du siècle, et la douce béatitude que lui fait goûter l'espoir bouddhique d'une vie bien re-née.

L'indolence du Cambodgien ? Soit ! Mais expliquons-nous. Indolent, au sens étymologique, signifie « insensible à la douleur ». Voilà qui nous aide à comprendre que la répugnance à toute action précipitée, chez certains Cambodgiens, n'est pas organique, mais religieuse et philosophique. Elle est la conséquence d'une morale, elle est voulue par un idéal que nous condamnerons s'il le faut, mais elle est, au sens propre, une indolence, c'est-à-dire une tendance de l'individu à se soustraire à l'emprise des événements et à leur opposer une volonté de non-souffrance. On voit par où le bouddhisme peut posséder non pas seulement l'âme, mais le muscle cambodgien, un certain bouddhisme du moins, théorique et trop passionné d'absolu, qui s'obstinerait à situer l'homme hors du monde créé, hors du monde réel et à professer le culte de l'inactuel.

Tous ceux qui se préoccupaient des conditions dans lesquelles le Cambodge parviendrait, dans la bousculade des événements, à sauvegarder son être social et politique, voire l'existence même de son ethnie, devaient être rassurés par la constatation que nous venons de faire. Il s'agissait beaucoup moins, en somme, de transformer un tempérament (ce qu'une politique d'eugémisme bien menée pouvait d'ailleurs tenter avec bonheur), ni d'offenser ce qu'on nomme de façon assez vague le génie de la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

race, que de donner à l'âme cambodgienne un ressort nouveau, de la dépouiller des scories amassées pendant des siècles d'inaction voulue ou subie, de recréer sa volonté de lutte contre les forces ennemies de son devenir, enfin de retremper dans le travail multiforme un idéal national énervé par la contemplation neurasthénique du passé.

C'est alors que jaillit, on ne saurait dire exactement d'où — du cœur des campagnes ou du corps fiévreux des villes ? — un appel beau comme un cri et puissant comme un mot de passe : Yuvan ! (1) L'appel fut lancé apparemment par le Roi lui-même : une puissante hérédité n'inspirait-elle pas sa courageuse lucidité ? Apparemment aussi, il fut repris de jour en jour par ceux qui furent les apôtres désintéressés du vaste mouvement naissant. Mais, à la vérité, c'est la jeunesse cambodgienne elle-même qui soudain prenait conscience de ses forces et de ses devoirs et s'appelait au rassemblement

Avant d'avoir été éduqué, organisé, modelé par ceux qui en prirent la direction, le mouvement en avant de la jeunesse cambodgienne fut beau d'être spontané.

La communauté *Yuvan* fut créée en 1941. Laissons délibérément de côté les formations de jeunesse relativement anciennes et de style classique : éclaireurs, routiers, guides, etc., qui pour avoir séduit dès leurs débuts les éléments novateurs de la jeunesse des écoles n'avaient pas encore le caractère collectif du phénomène purement cambodgien et profondément populaire qu'il est devenu. Il était évidemment nécessaire que ces formations importées d'Occident ouvrent la voie ; elles apportaient des modèles, des méthodes éprouvées, et surtout des éléments sérieux d'encadrement. Il y a toujours, aujourd'hui, des éclaireurs cambodgiens ; crânes dans un uniforme qui leur sied à merveille, ils forment un groupe déjà évolué et d'une tenue impeccable ; mais on les compte. De création plus récente, le corps des *yuvan* est déjà, lui, innombrable, et son recrutement s'étend chaque jour dans tout le pays. Leur tenue est plus sobre que celle des scouts ; ils ont su adopter une ligne et un maintien aussi distinctifs qu'un uniforme. A seulement le voir se présenter, on peut dire d'un jeune Cambodgien : c'est un *yuvan*. Ils ont sans le chercher créé un style de jeune qui s'impose déjà à toute une génération.

Leur encadrement, la forme du commandement, l'organisation générale ne sont pas sans analogie avec celles des groupements qui les ont initiés à la vie de groupe. Pourtant dans le vocabulaire, dans le rituel, dans les routines déjà établies, on constate avec plaisir une tendance vers plus de simplicité, une atténuation de ce maniérisme de langage qui, avouons-le, prête parfois à sourire chez les scouts. En haut, une maîtrise ; puis le corps des chefs (pour les aînés, pour les cadets) éduqués dans des écoles spéciales. En bas, au-delà des cadets, le flot montant de ce qu'en dehors des *yuvan* proprement dits on appelle les sections de rassemblement. Elles sont composées avec le tout-venant des faubourgs et des campagnes et constituent le fonds où se recruteront les volontaires *yuvan*. Par les sections de rassemblement, qui reçoivent les mots d'ordre de l'élite *yuvan*, un idéal nouveau de *khmérité* pénètre jusqu'au cœur du pays, en des régions où souvent la forêt et la brousse imposaient encore leurs mœurs rudimentaires.



S. M. Norodom Sihanouk, premier Yuvan du Royaume.
(*Bois gravé d'après un dessin de Chuoc.*)

(1) Prononcer : Youvane.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Si rassemblement n'est pas un mot inconnu dans la langue cambodgienne, c'est pourtant bien d'une chose nouvelle qu'il s'agissait dans le pays. Les anciens chercheraient vainement dans leur mémoire le souvenir d'une manifestation pacifique de l'esprit du groupe ailleurs qu'autour de l'étroit foyer familial ou dans les réunions de la pagode. Mains jointes, le corps prosterné, l'esprit perdu dans l'attente d'une purification qu'il mettra plusieurs vies à atteindre, le Cambodgien y oubliait aisément que le monde évoluait autour de lui et que les événements menaçaient de l'engloutir.

C'est en 1942, pour la première fois, que pour les Cambodgiens de la capitale le mot rassemblement prit tout son sens et que le mouvement jeune Cambodge se manifesta avec une ampleur qui les frappa. Sur un vaste terrain situé au centre de la ville, à l'occasion d'un hommage au Maréchal improvisé en quarante-huit heures, on vit un rassemblement de plusieurs milliers de jeunes bien encadrés. C'était au crépuscule. L'ombre et la lumière mobile des projecteurs commençaient à sculpter la masse intensément vivante de cette jeunesse au garde-à-vous, quand successivement retentirent le *Nokoreach* aux accents de cantate et l'hymne d'espérance intitulé « Maréchal, nous voilà ! ». Dans les poitrines cambodgiennes, les deux chants se fondirent en un souffle puissant de patriotisme, et le « Maréchal, nous voilà ! » de l'amitié franco-khmère devint un « Sire, nous voilà ! » qui exprimait, avec le profond amour du pays pour son Souverain légitime, une volonté nouvelle de rendre à la race la confiance en elle-même qui semblait l'avoir quittée (1).

En 1942, en 1943, les rassemblements se succèdent, chaque fois plus importants. Le 6 novembre dernier, jour anniversaire de la naissance de S. M. Norodom Sihanouk, inscrit une date importante dans l'histoire du nouveau Cambodge. La présence de la jeunesse, sa radieuse découverte par elle-même, s'affirma ce jour-là avec une force et un éclat incomparables. Le Souverain a revêtu Sa tenue de Chef Yuvan. Est-ce une illusion ? Il semble que jamais, dans aucune de Ses vêtures les plus somptueuses, Sa juvénile Majesté ne s'est imposée avec autant de grave aisance. Quand, Prince authentique de la nouvelle *yuvannarith* (2), le Roi passe en revue les quinze mille jeunes debout devant Lui, quand du haut de la tribune de Son Palais Il leur parle, leur dicte un programme et dit l'immense espoir que la patrie a placé en eux, quinze mille cœurs battent à l'unisson du Sien, quinze mille volontés naissent de la Sienne. Le Cambodge d'aujourd'hui et le Cambodge de demain sont là, et sous ces fronts fièrement levés on perçoit déjà les fervents impératifs d'un Kampuchea qui s'éveille au monde moderne.

Les rassemblements-défilés sont des manifestations spectaculaires, leur belle ordonnance frappe l'imagination des foules, et quand ils se produisent en des occasions bien choisies, ils aident le peuple à se forger une âme martiale. Pour ceux qui y participent, c'est plus encore que de la beauté : de telles manifestations signifient, en effet, que l'entraînement suivi, que l'instruction acquise, la volonté exercée, la belle technique et l'esprit d'équipe ont réussi à produire cet ordre aussi vivant dans l'immobilité que dans le mouvement, qui est le propre des troupes bien disciplinées et bien commandées. Ce sont avant tout des réussites du commandement. La manifestation du 6 novembre fut une victoire des cadres Yuvan.

C'est dans des écoles spéciales, avons-nous dit, que ces cadres sont instruits. Nous avons visité, sous la conduite du chef Vincent, plusieurs de ces écoles.

Celle de Kompeng pour la formation des chefs cadets est située entre Pursat et Leach, dans un site classique de belle forêt cambodgienne, au bord d'un étang naturel qui se vit rapidement assigner le rôle de piscine. Ces cadets sont l'espoir du mouvement. Les meilleurs d'entre eux sont venus ici de toutes les provinces. Quand nous arrivons, un éclair de joie illumine les visages, car le Chef Vincent a réussi, à force de bonté intelligente, à établir entre ses jeunes troupes et leur chef un circuit de confiance si large et si sûr, qu'un mot, un geste, un sourire de lui ont plus de force qu'un commandement. Eclaireurs ou *yuvan*, il n'est pas seulement leur chef, mais leur maître ; il n'est pas un étranger, mais l'un d'eux. Le sentiment qui l'unit à eux, et eux à lui, est si spontané et si profond qu'il a pris tout naturellement sur eux l'autorité d'un chef de famille, une autorité qu'on accepte parce qu'on l'aime. Notre présence

(1) En cambodgien, l'idée de nation se confond avec l'idée de race. Drapeau national se traduit : « Tong cheat », ce qui signifie littéralement étendard de la race.

(2) Yuvannarith : ensemble des Yuvan.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

n'arrête pas la vie du camp. C'est l'heure des travaux libres. De petits groupes s'affairent ici et là. Celui-ci répare la porte du cantonnement, cet autre, à notre vue, lève sa pioche de jardinier et d'un geste fier nous montre son œuvre. Nous lui demandons son nom. Il répond avec assurance : Sim-Nhok. Et à mi-voix le Chef Vincent nous glisse : « Un filleul de Mme Decoux, qui a demandé spontanément à porter le deuil de sa marraine ». Changement d'exercice : le chef de camp réunit ses cadets pour un cours de morale yuvan. C'est le comte Essaro, secrétaire général du mouvement. C'est



Un camp au Camdodge (*Dessin exécuté par un jeune Yuvan*).

à dessein que nous écrivons *comte* Essaro, afin d'indiquer que les yuvan sont venus de tous les milieux. Celui-ci est un aristocrate, qui n'a pas dédaigné de travailler à la formation de cette aristocratie nouvelle qu'est la *yuvannarith*, et qui puise à la même foi, à la même espérance que ses compagnons, dont les uns sont des paysans, les autres de modestes fonctionnaires, le courage d'œuvrer pour une renaissance cambodgienne.

A Oudong, ancienne capitale des rois khmers, aujourd'hui nécropole majestueuse endormie au milieu de rizières fécondes, deux écoles de cadres se sont installées à l'ombre de collines royales. Un jeune chef énergique les dirige : c'est Ros-Samith, qui devant nous, avec aisance, critique les résultats obtenus, distribue avec équité le blâme ou l'éloge.

A Tonlé-Bati, des chefs déjà diplômés sont venus se perfectionner. Le chef Sarath-Hum nous montre avec fierté son domaine qui s'est enrichi récemment d'un stade Hébert. Ici aussi, un étang diligemment nettoyé sert de piscine. Une nappe de lotus épanouis, un arrière-plan de kapokiers et de borassus affirment, comme à Kompeng, comme à Oudong, que nous sommes sur la terre cambodgienne. Pendant que nous sommes là, un chef yuvan connu et estimé, Nay Valentin, est venu rendre visite à son collègue de Tonlé-Bati ; nous lui parlons du camp de Hanchey, confortablement installé au bord du luxuriant Mékong et où nous eûmes la chance d'accompagner le Souverain quelques mois auparavant.

Ne faudrait-il pas tous les citer et tous les visiter (1), ces camps où le plein-air est maître, où se respire un air nouveau, où le soleil, que les Cambodgiens nomment plus tendrement *Sauryia*, est complice d'une ferveur où s'exalte le cœur d'un vieux pays ?

(1) Il ne nous a pas été donné de voir les camps où sont formées les sections de rassemblement auxquelles s'intéresse M. Halmagrand.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

M. Sonn-Sann, chef du mouvement yuvan, négociant de Phnom-penh, qui fit ses études en France où il conquit le diplôme des H.E.C., montre un rare désintéressement en consacrant une grande partie de son temps à la jeunesse. Avec S. E. Meas-Nal, ministre de l'Education Nationale, il nous convie pour terminer notre tournée à un spectacle très significatif de la transformation qui s'accomplit dans les esprits et dans les mœurs de la société cambodgienne. C'est à Chrui-Cangvar, faubourg de Phnom-Penh situé dans la presqu'île qui s'allonge entre le Mékong et le Tonlé-Sap. Dans une école de cadres, c'est jour de distribution des diplômes de fin de stage. Cette fois nous ne sommes plus chez les yuvan, mais chez leurs sœurs les *yuvani*. Une centaine de jeunes filles cambodgiennes sont réunies là, une quinzaine d'entre elles vont recevoir des mains de S.A.R. la princesse Rasmi Sutharot, un des esprits les plus éclairés de l'aristocratie du royaume, le diplôme qui en fera des chefs ou des monitrices. Pendant un mois, elles ont vécu en équipe de la vie la plus active à la fois et la plus frugale. Elles ont accepté toutes les disciplines, et pour savoir jusqu'à quel point l'empreinte de cet entraînement physique et moral les a marquées, il suffit de les voir dans l'impeccable garde-à-vous de leur salut aux couleurs. Tout à l'heure, elles prêteront serment : de toujours servir loyalement la cause yuvan. Mais plus loin, plus haut, leur serment touche au vif du grand devoir dont elles ont pris conscience, elles aussi, celui de collaborer à la renaissance de la patrie cambodgienne.

Se pourrait-il qu'une société qui ambitionne de s'égaler aux plus raffinées ne demande pas aux femmes de participer à l'effort commun ? Hors des frontières, de tous côtés, une féminité nouvelle est née de vastes mouvements culturels. Pour mieux transformer les esprits, certains pays vont jusqu'à violenter la mode et censurer les traditions les plus anodines. Certes, on noterait de nombreux excès dans cette passion du nouveau, mais il est beau, mais il est bon, fût-ce au prix de ses plus chères habitudes, que la femme mette son orgueil à évoluer du même pas que l'homme, son compagnon.

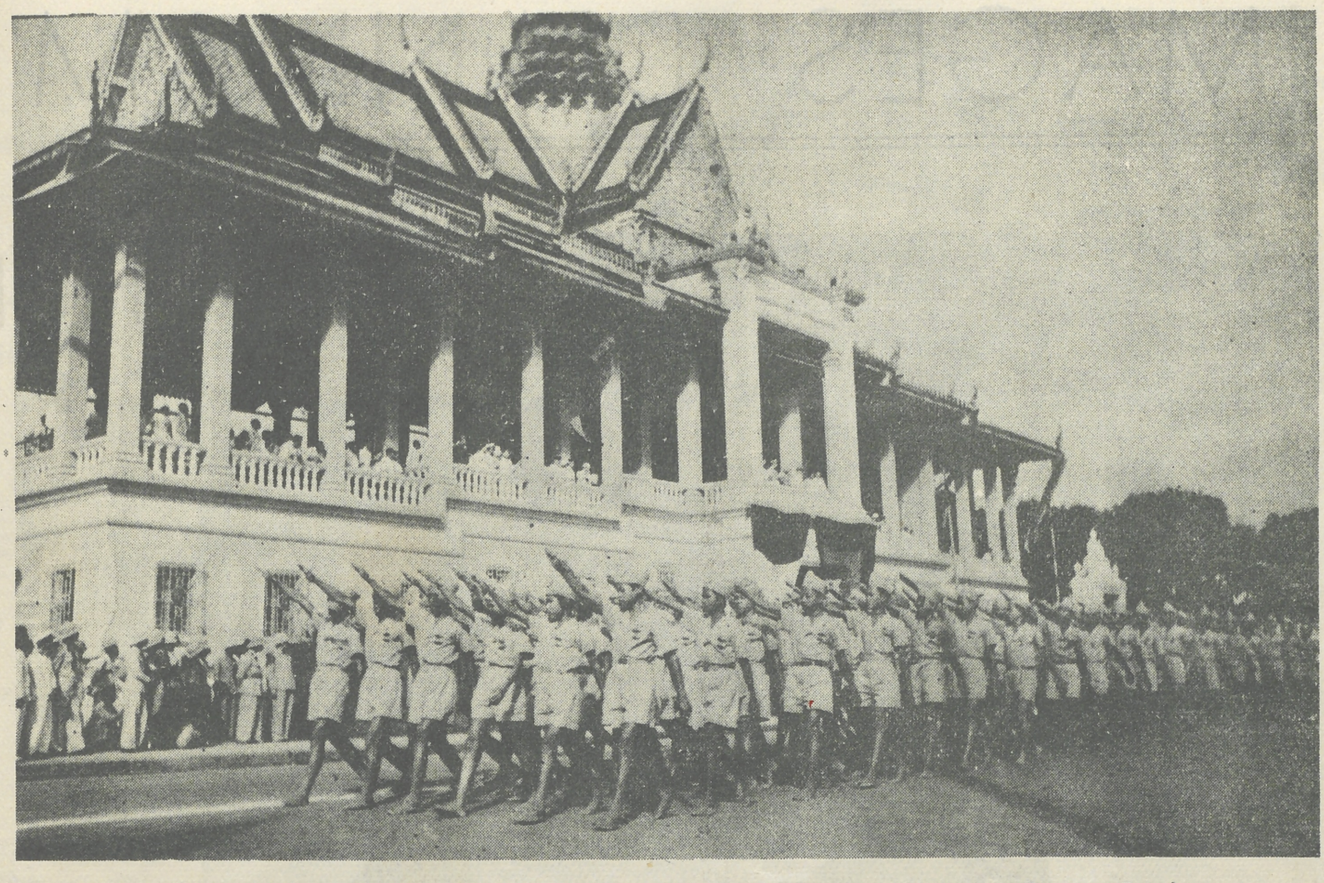
Si le groupe vaillant des *yuvani* a compris cette vérité-là, il faut en louer surtout Mme Sonn-Veune-Saï, monitrice diplômée, et ses émules, Mlles Victoire Meas, Vann-Si, Phlech-Phiroun, Pol-Thuch, tout cet état-major qui les entraîne courageusement à l'assaut des routines et des préjugés.

Puisqu'il faut donner une conclusion à ces notes bien incomplètes, où nous avons seulement essayé de porter dans la pleine lumière de l'actualité l'un des mouvements sociaux les plus importants auxquels l'Amiral Jean Decoux donne l'impulsion d'une volonté lucide et sans faiblesse, pourquoi ne la demanderions-nous pas à la géographie du vieux royaume ? Le Cambodge tire l'essentiel de ses richesses d'un grand fleuve et d'un grand lac aux eaux mouvantes. Ses terres fluviales attirent les éléments les plus entreprenants de la population, et le contraste est frappant de cette population des berges et de celle des terres hautes. Mais aux yeux de l'observateur attentif, une remarque s'impose : ami du fleuve et du lac nourriciers, le Cambodgien tourne délibérément le dos à ses côtes maritimes. Sur la mer s'ouvre pourtant toute une face du pays. Par la mer, vinrent les premiers éléments civilisateurs. Par la mer, seulement, un peuple peut assurer ses contacts avec l'ensemble du monde.

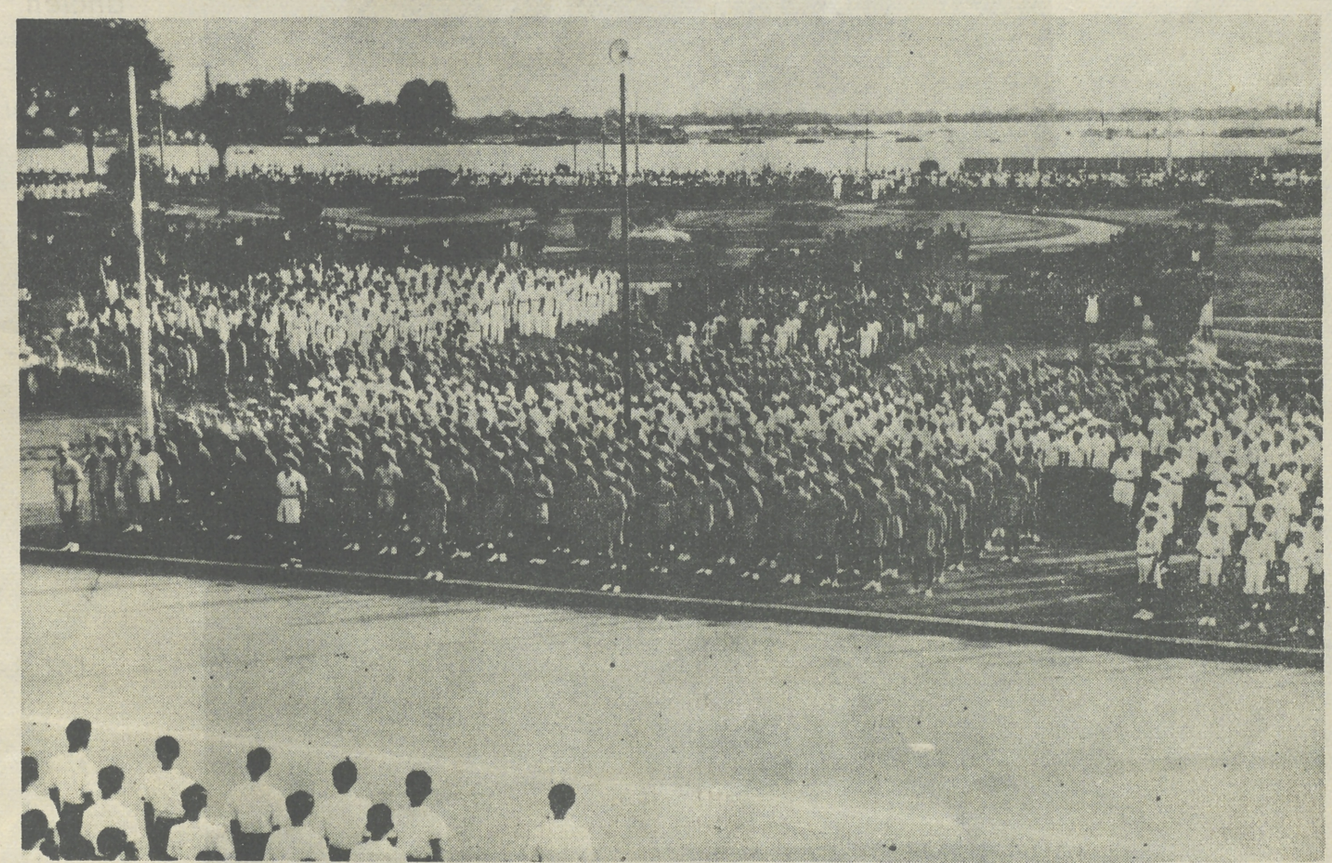
N'y a-t-il pas là un fait caractéristique de la répugnance du Cambodgien à ouvrir aux réalités son âme repliée sur elle-même ? A la jeunesse nouvelle, à cette *yuvanmarith* animée par des ambitions de grandeur, montrons comme un symbole cette mer, ces côtes inexploitées, ces itinéraires vides de navigateurs de leur race. Qu'ils comprennent par là combien immense est la tâche à accomplir, quel domaine infini s'offre à leur ardente curiosité.

On a vu naguère surgir d'un office de publicité une imaginaire Belle Sita, prototype de Cambodgienne adonnée aux affaires. Ce n'était qu'une statuette plus ou moins littéraire, mais de quels prototypes de Cambodgiens actifs, à l'esprit ouvert, à l'énergie inlassable, les *yuvan* ne sont-ils pas en train de doter leur pays ? Le temps du Ramayana et des épopées n'est plus. Le Cambodgien a des actions aussi grandes à entreprendre, s'il veut s'égaler à lui-même. Il l'aura définitivement compris, dès lors que, libéré de l'inutile regret du passé, il n'acceptera plus qu'on distingue un Cambodge de contemplation d'un Cambodge d'action, répudiera avec une courageuse clairvoyance, à l'exemple de son Roi, l'artificielle opposition entre les partisans de la tradition et ceux de la nouveauté, comprenant enfin, entraîné par la conviction qui anime si magnifiquement le jeune Cambodge, que la seule tradition vivifiante, pour les pays comme pour les hommes, c'est le travail, qui seul donne à la vie sa puissance et sa dignité.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Défilé du Yuvan devant S. M. NORODOM SIHANOUK, à Phnom-Penh, le 6 novembre 1943.



Rassemblement de 15.000 jeunes Cambodgiens devant S. M. le Roi du Cambodge à Phnom-Penh, le 6 novembre 1943.

Photos J. LHUISSIER

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IMAGES D'ANNAM

HUÉ

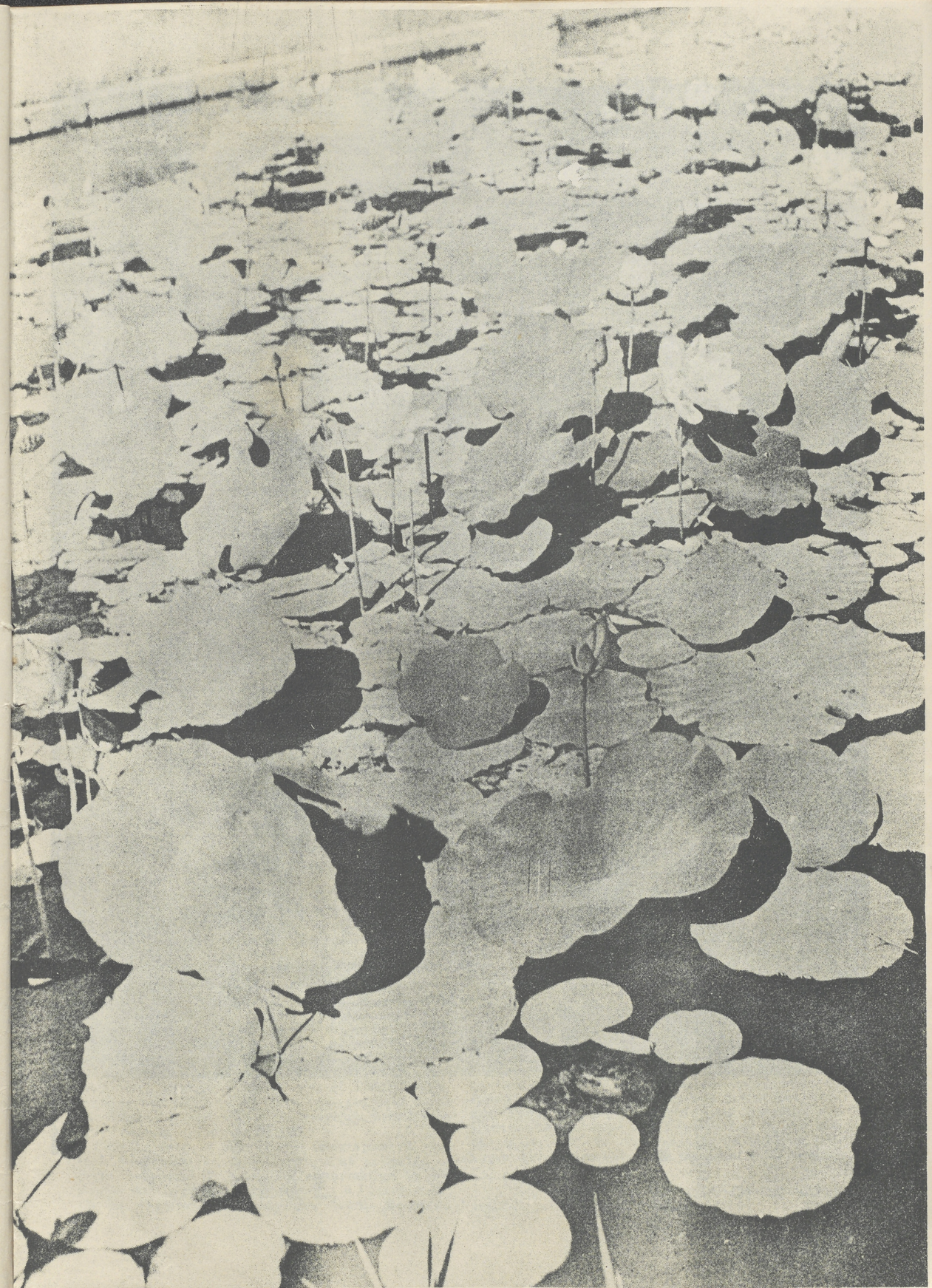


← *Portique ancien.*

Photo LE-DINH-CHU

Lotus. →

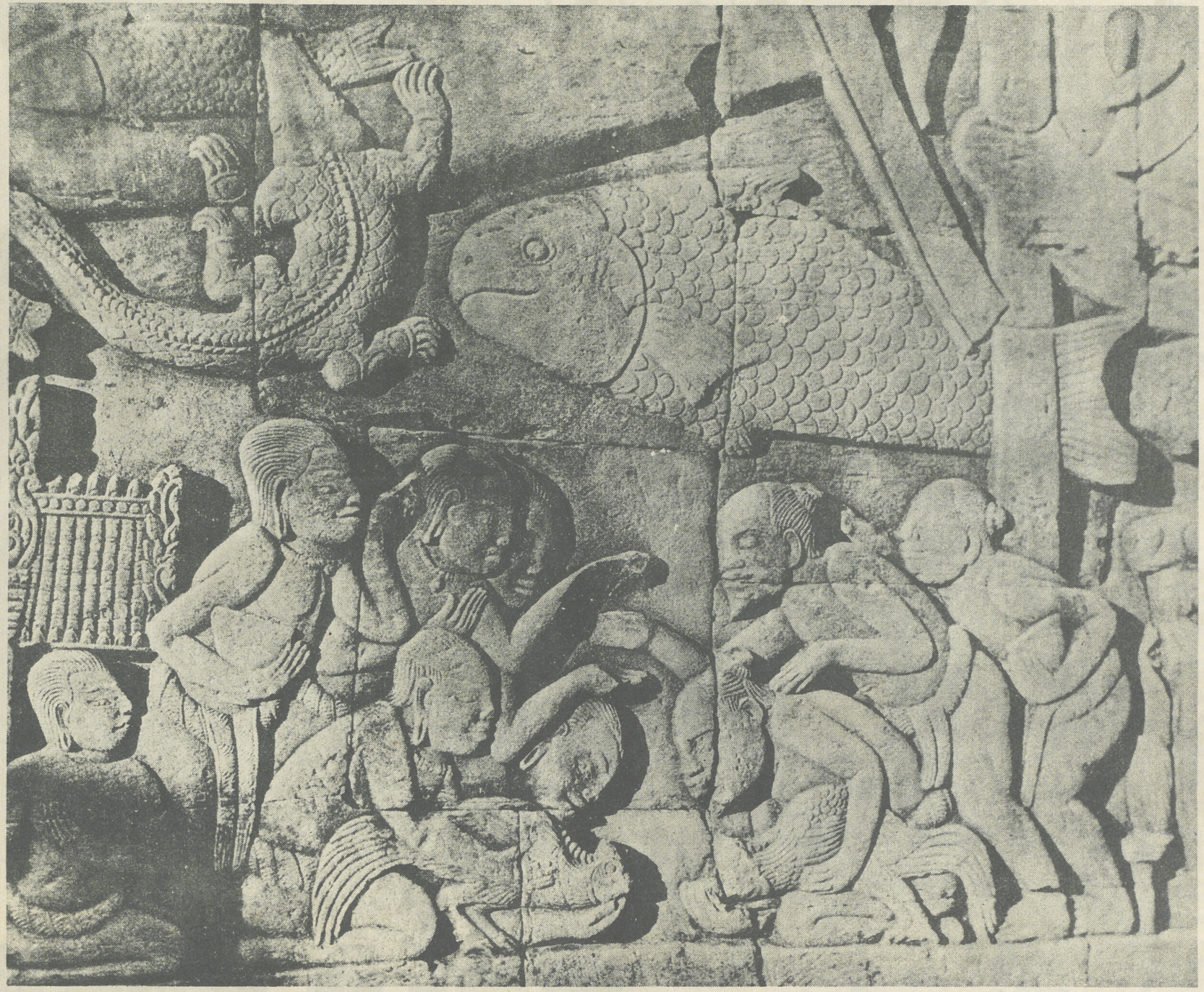
Photo P. VERGER



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

BAS-
RELIEF
à
Angkor.

●



Les combats de coqs ne datent pas d'hier.

Photo
Marc· ALEX

Université Côte d'Azur, Bibliothèques

MONSIEUR VI ET LE PROGRÈS

par Renée VALLONS (1)

1910 à Hanoi... Nous finissions de dîner dans l'immense salle à manger boisée, si haute de plafond que, noyé d'ombre, il me paraissait une région inaccessible et terrifiante. Une corniche de plâtre y courait, servant de lieu de promenade le soir à d'énormes rats que mon père tuait avec une carabine posée en permanence auprès de lui. Quand je le voyais se saisir de l'arme, je me bouchais les oreilles et fermais les yeux, épouvantée par la détonation et les aboiements de Tam-Tam qui, bien stylé, happait dans sa gueule le cadavre tombant et l'emportait au jardin, en batifolant comme un diable.

Mais ce soir-là nous vivions un soir mémorable. Le plafond était si clair, les recoins de cette pièce fantastique — qui faisait huit mètres de long sur six de large et autant de haut — se trouvaient si inondés de lumière, que je regardais sans crainte la corniche fatale, sûre qu'elle serait à tout jamais débarrassée de ses visiteurs nocturnes. On venait en effet d'installer l'électricité au Grand Bouddha, sur les bords du Grand Lac, dans la demeure du directeur du Collège annamite du Protectorat. Cette étrange maison, construite autrefois par un colonial original et épris de grandeur, posait au château. Château d'un style impossible à décrire, d'ailleurs : moyennageux par les profonds fossés dallés qui l'entouraient et les vitraux en ogive de son salon, renaissance par ses grandes baies vitrées, ses boiseries, ses terrasses et ses corbeilles de fleurs, et rococo par les horribles ornements de stuc — guirlandes et masques de tragédie et de comédie — qui en déparaient la façade.

Jusqu'à ce jour, seules de hautes lampes à pétrole à la stabilité précaire avaient tenté d'éclairer ces pièces monumentales et quatre d'entre elles n'arrivaient qu'à peine à en dissiper les ténèbres. O soir mémorable où, en grande cérémonie mon frère et moi suivîmes ma mère de pièce en pièce, allumant l'une après l'autre toutes les lampes de la maison que nous courûmes ensuite admirer du jardin, en poussant des cris d'allégresse et en frappant des mains ! Plus que jamais c'était un château. Le château de la Belle au Bois Dormant, le soir où le Prince Charmant vint la tirer de son sommeil...

Mon père sortit une lettre de sa poche. « Tu vas avoir là, dit-il à ma mère, un exemple à la fois délicieux et révoltant de naïveté et de roublardise... C'est un élève qui demande une permission... ». Il lut à haute voix : « Monsieur le Directeur, j'ai » l'honneur de solliciter de votre haute bienveil- » lance l'autorisation de me rendre pour quelques » jours à Cao-bang dans ma famille, afin d'assister » aux obsèques de ma regrettée tante. » Etc., etc... Suivent les formules habituelles de remerciement et de politesse, mais écoute bien ! Le mot « tante » est simplement barré, et le jeune Vinh a écrit au-dessus : « grand-mère » ! Le petit misérable, ajouta mon père, partagé entre le rire et l'indignation, invoque certainement un faux prétexte pour faire une fugue... Il aurait tout de même pu prendre la précaution de refaire sa lettre ! »

Pour en avoir le cœur net, il télégraphia du reste le lendemain au père du présumé coupable et reçut, comme il s'y attendait, confirmation de ses doutes par le télégramme suivant : « J'accours sévir et visiterai joies capitales lundi. Respects. Vi. » M. Vi, tri-châu à Cao-bang, était un des mandarins qui avaient le mieux épaulé le Gouvernement durant la période troublée qui venait à peine de finir et où le célèbre pirate Dê-Tham s'était avancé jusqu'aux portes de Hanoi. En récompense de sa loyauté, on instruisait son fils aîné au Collège du Protectorat. Agé de soixante-dix ans, M. Vi avait trois femmes. Quatorze petits Vi s'échelonnaient à ses côtés, orgueil de sa verte vieillesse. Il



... le célèbre pirate s'était avancé jusqu'aux portes de Hanoi.

passait pour un original. Les deux passions de sa vie étaient les rapports enthousiastes et cordiaux dont il gratifiait les bureaux du Gouvernement une fois par mois, et sa haine des Chinois qui, disait-il, avaient violé la tombe d'un de ses ancêtres, jadis... Mais M. Vi ne parlait pas français et ses lettres, dictées à un interprète zélé, avaient souvent un tour fort personnel, dont le télégramme que reçut mon père ne donne qu'une faible idée.

Ce fameux lundi, mon frère et moi jouions aux corsaires sur les bords du lac où nous avions construit un bateau avec de vieilles persiennes et, en guise de mât, le long bâton ciré du balai du jardinier. Ce bâton faisait l'objet de luttes épiques avec son propriétaire à qui nous le dérobions sans cesse, pour le voir invariablement arracher du pont de notre navire, durant notre claustration abhorrée de la sieste. Ce jour-là, avec des cris guerriers, nous dansions une véritable danse de Sioux au bord de l'eau. La flotte ennemie fonçait vers nous en rangs serrés. Elle se composait de « lotus du Japon », ce fléau des lacs et des mares que, chaque hiver, le vent du Nord nous ramenait des rives lointaines, avec les sifflements de la bise glacée et les vols de macreuses et de canards sauvages, qui se perchaient en jacassant et s'ébrouant

(1) Cette nouvelle a obtenu un des quatrièmes prix décernés par le jury de notre concours.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

parmi les volants rouges des grands kapokiers en fleurs. Nous en signalions l'arrivée et mon père mobilisait alors une armée de bécons qui, en temps ordinaires, arrachaient en amateurs l'herbe des cours et des allées du parc, sous la férule de



... Sous la férule de M. Loizon, l'économe, qui les traitait de r... r... racaille.

M. Loizon, l'économe, qui les traitait de « R... r... racaille ! » et leur prédisait l'avenir le plus sombre. Nous nous mêlions alors avec ivresse au combat acharné qui se livrait contre l'envahisseur, retirant de l'eau des brassées de lotus qu'on empilait un peu en retrait pour les flamber une fois secs. Sans souci de tremper nos petits tabliers à carreaux, nos chaussettes rouges et nos bottines à boutons, nous sautions sur les parapets de Bienhoa glissants, bordant les pelouses qui venaient mourir en pente douce vers le lac, et nous écrasions sous nos pieds avec frénésie, les tiges spongieuses qui, à nos oreilles, faisaient : floc ! comme autant de canons.

« Alerte ! hurla soudain mon frère. Le jardinier emporte notre mât... ». Et nous nous ruâmes à ses trousses, pour déboucher sur la grande allée bordée de jasmins qui conduisait au bureau de mon père, et où un spectacle inattendu s'offrit à nos regards. Un pousse accourait vers nous, traîné par un coolie dont le cai-ao bleu à lune blanche volait au vent de la course, poussé à l'arrière par un autre coolie hors d'haleine, tandis qu'un troisième galopait de conserve, abritant sous un vaste parasol le voyageur qui y trônait. Celui-ci, vêtu d'une somptueuse robe mandarinale noire à fond violet, le turban bien serré autour de sa petite tête au visage parcheminé, la décoration du Kim-Khanh étalée sur la poitrine, sauta lestement à terre devant deux enfants médusés et trempés, et dont il caressa la joue de ses longs ongles jaunes. Il nous tint tout un discours en annamite, auquel nous ne comprîmes goutte, mais conquit d'emblée notre estime avec une vaste boîte de laque rouge, pleine de graines de lotus sucrées et de friandises. Les yeux malicieux et le sourire tendre, il ponctuait de : « Duoc ! Duoc ! » (1) et de hochements de tête, chaque voyage que faisaient, sans perdre de temps, nos petites pattes agiles et sales de la boîte rouge à notre bouche. Puis, il entra chez mon père.

« Viens vite, me dit Pierre. Il faut voir ce qu'il va dire à son fils... ». Il me prit à la remorque et, par la baie de la salle à manger, l'un tirant l'autre au risque de nous rompre le cou, nous passâmes sur le balcon voisin et nous tapîmes derrière les volets. La conversation suivait son cours, laborieusement et avec le plus grand cérémonial. M. Vi, assis en face de mon père, souriait avec politesse, bien que ce qu'il donna à traduire à l'interprète ne fût que lamentations sur l'inconduite du jeune Vinh, excuses à M. le Directeur et menaces terribles à l'adresse du coupable. On le fit comparaître. Après s'être jeté aux pieds de M. Vi, frappant trois fois son front contre le sol, le malheureux en reçut la plus magistrale volée qui, de mémoire d'homme, se vît jamais administrer. Puis dépeigné et en larmes, il regagna l'étude et nous quittâmes notre poste d'écoute, pleins de révérence pour l'autorité paternelle en général et celle d'un père si justement outragé, en particulier.

Le soir, M. Vi dînait à notre table, son interprète debout derrière lui. Mon père et ce digne mandarin s'étaient liés d'amitié, à la suite de cette correction mémorable et M. Vi avait fait le tour du propriétaire, admirant hautement la maison, le parc avec ses vieux manguiers et ses banians aux mille lianes, les parterres fleuris du jardin, ses salades et ses fraises, sans parler des vitraux du salon et des lampes électriques. Cao-bang ignorait encore, à l'époque, ce mode d'éclairage et M. Vi n'arrivait pas à en rassasier ses yeux. Perdant le fil de la conversation — du reste peu suivie — qui le liait à ses hôtes, la tête en arrière, il fixait les ampoules brillantes, tandis que sa pomme d'Adam allait et venait, à peine masquée par une maigre barbiche, sous la poussée d'exclamations admiratives.

M. Vi n'avait jamais quitté Cao-bang et ce soir, pour la première fois aussi, il dînait chez des Français, avec lesquels il n'avait guère entretenu, jusqu'alors, que des relations épistolaires. Après quelques tortillements gênés sur la chaise où il était assis, il prit le parti de s'en servir comme les lois du confortable le lui suggéraient : une jambe sous lui et l'autre repliée à hauteur du menton. Cette position bien commode lui permettait, en outre, de gratter diligemment des orteils qu'une sandale de laque noire avait abandonnés sous la table. Il mangeait de tout avec appétit, sans toutefois oublier les règles de la politesse qui veulent que l'on prenne dans son assiette un morceau de choix, pour le déposer dans celle du voisin que l'on veut honorer. Ma mère se vit ainsi gratifiée d'un cœur de poulet, mets qu'elle avait en horreur, et jeta à mon père un regard suppliant. Un haussement de sourcils sévère la ramena dans le droit chemin et, stoïquement, elle se conforma à l'étiquette, tandis que Pierre et moi nous administrions des coups de pieds d'allégresse sous la table, vengés pour un soir des carottes qu'on nous infligeait trop souvent.

La soirée prit fin. M. Vi, en termes fleuris, remercia ses hôtes de l'accueil qu'ils lui avaient réservé, les suppliant de venir le voir à Cao-bang, ce que mes parents promirent, tout en doutant de jamais pouvoir le faire, car à cette époque un pareil déplacement prenait tout de suite des allures de voyage au long cours. Il visiterait Hanoi le lendemain, disait-il, voulant rapporter quelques présents aux siens. Le cher homme, qui s'était entiché du bébé potelé que j'étais alors et dont il soupesait les boucles blondes, pas très sûr qu'elle ne fussent pas en or, demanda à mes parents de nous

(1) « Bien ! Bien ! »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

confier à lui l'après-midi, pour l'accompagner dans son tour de ville. « I am afraid he will give them too much to eat and drink « (1), dit ma mère hésitante et se gardant des oreilles de l'interprète. « Never mind, just for once », concilia mon père. « The old chap would be so dissapointed... » (2). Il fut donc convenu que la victoria familiale serait mise à la disposition de notre hôte et que nous irions le chercher chez son frère, rue de Takou.

grande pompe, sous les yeux de mon père. Et, fouette cocher ! dans l'avenue du Grand-Bouddha, sans un regard pour la route du Pont-du-Papier par laquelle, chaque dimanche pourtant, nous gagnions le tour du Grand Lac, où le Tout-Hanoi se croisait avec de grands saluts, dans un carrousel de tonneaux, victorias et tilburys. Mon père portait alors un dolman blanc, coquettement boutonné de coquillages et ma mère un « peignoir de sortie »,



Un pousse accourait vers nous, traîné par un coolie dont le cai-ao bleu à lune blanche volait au vent de la course, poussé à l'arrière par un autre coolie hors d'haleine, tandis qu'un troisième galopait de conserve, abritant sous un vaste paraso le voyageur qui y trônait.

Le lendemain à l'aube, réveillés par le tam-tam de 5 h. 30 et le clic ! cloc ! sonore des socques des pensionnaires qui descendaient non loin de là à leur toilette, nous sautâmes de notre lit malgré le froid, trop excités pour y demeurer davantage. Bourrés de recommandations diverses, nous faisions à 4 heures un départ triomphal, calés avec importance sur le siège arrière de la voiture que mes petits pieds dépassaient à peine et persuadés que les yeux du collège tout entier étaient fixés sur nous, avec envie et admiration. Pierre fit en passant un petit signe protecteur à Kim, normalien sur qui l'on fondait les plus grands espoirs. A la Fête de la Lune, celui-ci voulait bien l'incorporer à une clique choisie, chargée de soutenir la queue de l'immense dragon que l'on faisait évoluer, en

au col montant baleiné et à l'empiècement carré tout fanfreluché de dentelles. Quant à nous, sur le strapontin derrière le cocher, nous guettions au passage les immenses gousses de flamboyants qu'il nous attrapait parfois et qui devenaient pour nous autant de cimeterres...

Rue de Takou, on nous arrêta devant une modeste porte de bois, donnant accès à la plus charmante courette annamite qui puisse se cacher au cœur du vieil Hanoi. Des allées de grosses dalles, usées par des générations de pas, serpentaient vers la

(1) « J'ai peur qu'il ne leur donne trop à boire et à manger ».

(2) « Tant pis, pour une fois... Le pauvre homme serait trop désappointé ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

maison, entre des arbrisseaux taillés en forme d'oiseaux, de mandarins ou de dragons, des buissons de roses en fleurs, des orangers et des mandariniers épars. Sur une véranda aux piliers de bois vénérables ouvrait la pièce d'apparat, un peu semblable à l'intérieur d'une pagode, avec ses cigognes tutélaires, son autel des ancêtres aux chamarrures de laque et d'or et ses tubéreuses entêtantes, mystérieusement enfouies dans la pénombre et les fumées de l'encens.

M. Vi vint au-devant de nous et nous présenta son frère — sa copie en plus jeune — et sa belle-sœur, grasse et digne matrone au triple rang de perles d'or, accroupie sur son lit de camp, la boîte de bétel à portée et qui nous reçut avec le sourire le plus maternel. Nous étions fort pressés de partir mais, nous souvenant des exhortations de notre mère, nous restâmes sagement assis sur nos fauteuils de lim noir cloutés de nacre, dont nos bottines impatientes battaient les pieds rigides et froids. On nous offrit du thé, des sucreries, des letchis et des mandarines confits tandis que, derrière un paravent, des chuchotements, des rires étouffés, un œil oblique voilé d'une mèche flottante nous apprenaient que nous étions observés par les enfants de la maison. On les fit venir : un garçonnet et une toute petite fille, à peu près de nos âges, l'un rieur et effronté et l'autre percluse de timidité. Campée sur mes jambes rondes, je regardais cette fine petite sœur d'Asie, comique réplique maternelle, avec sa longue tunique et son turban et, décidant d'entrer en relations, je lui dis gravement : « J'ai un chien. Et toi ? ». Ma question n'obtint, en guise de réponse, qu'un évanouissement complet de la petite fille dans la tunique de son père et, très offensée, je retournais dignement m'asseoir quand on se leva pour partir.



... le malheureux en reçut la plus magistrale volée qui, de mémoire d'homme, se vît jamais administrer.

Ah ! l'après-midi de rêve que nous vécûmes ce jour-là, rue Paul-Bert, parcourant chaque magasin où M. Vi discutait des heures devant les objets les plus hétéroclites, marchandant de dix sous, comme au marché, sous l'œil offusqué des vendeurs de l'U.C.I. et du Père Goussard ! Et l'arrêt d'une demi-heure chez le pâtissier, pour goûter à nouveau, cette fois « à la française » et où nous fîmes main-basse sur tout ce qui, en temps ordinaire, nous était défendu ! Et les présents qu'on nous offrit et qu'on nous permit aussi de choisir ! Pierre reçut un sabre, une boîte de couleurs, un grelot de bicyclette, un panama « comme Papa » qui, trop grand, lui rabattait les oreilles mais dont il ne voulut se défaire et une canne deux fois haute comme lui, qu'il tenait comme celle d'un héraut d'église. Une arroseuse de poupée couronna le tout, arroseuse que M. Vi exigea qu'on remplit d'eau pour être sûr qu'elle marchât bien. Tandis que mon frère inondait le magasin, à la consternation générale, mon tour vint avec une poupée, une boîte de poudre et un éventail de plumes. Mais je n'étais pas contente. Lorsque l'interprète m'avait demandé ce que je désirais, j'avais répondu sans hésiter : « Un petit costume d'Adam », car j'en avais envie depuis que j'avais entendu ma mère dire que certaine dame, sur la plage de Sam-son, ne fermait pas bien la porte de sa cabine et qu'on pouvait l'admirer tous les soirs dans ce costume. Longs palabres entre l'interprète et le vendeur. « Il n'y en a plus... », me dit-on. Et je pleurai l'injustice du monde qui refusait à une petite fille la seule chose dont elle eut vraiment envie...

La nuit tombait comme nous rentrâmes chez nous, après avoir déposé rue de Takou M. Vi et ses innombrables colis. Celui qui semblait lui tenir le plus à cœur était une grande caisse que l'on avait remplie sous nos yeux distraits et dont ma mère, curieuse, ne put jamais nous faire dire le contenu. « C'était des trucs, tu sais, avec des ficelles et puis des clous... », dit mon frère vaguement. Du reste, ce soir-là, ce furent deux enfants écœurés, harrassés et hargneux qui rentrèrent au logis et que l'on mit au lit au plus tôt, avec promesse d'huile de ricin pour le lendemain. C'est ainsi qu'à cinq ans peut finir un beau jour...

Une semaine passa et nous ne pensions plus à notre visiteur lorsque mon père reçut de lui une lettre courtoise, mais d'une courtoisie pleine de réserve quant à la probité des marchands européens. Il en eut l'explication quelques jours plus tard par un ami qui descendait du Haut-Tonkin et qui avait eu vent de l'affaire. M. Vi, ami de la France et du progrès, s'était fait donner à l'U.C.I. tout le matériel nécessaire à l'installation électrique la plus luxueuse ; mètres et mètres de fil électrique, commutateurs, prises de courant, ampoules de tous calibres et tulipes variées. Chez lui, un ouvrier habile avait tout disposé avec art, terminant son ouvrage de justesse une heure avant l'arrivée de tout Caobang, invité à l'inauguration solennelle — avec pétards, chum-chum et ripaille — du merveilleux mode d'éclairage qu'à Hanoi employaient les Européens. Dans un silence religieux et attentif M. Vi, après un petit discours hilare et nuancé de condescendance s'approcha du commutateur. On aurait entendu voler une mouche. D'un geste noble, il tourna le bouton et... rien ne vint.

Plusieurs essais dans toutes les pièces eurent le même résultat négatif. L'ouvrier convoqué, tremblant de peur, jura ses grands dieux que son travail était bien fait. On enchaîna... Les lampes à huile ancestrales furent rallumées... Tous les invités firent chorus avec M. Vi pour convenir que l'installation devait pêcher quelque part... M. Vi assura qu'il allait faire une réclamation auprès des marchands de la capitale... Mais un dard était enfoncé en son cœur, car si ses invités avaient fait face au désastre avec la plus exquise politesse, rien ne lui enlèverait la déprimante certitude qu'un doute narquois avait envahi ce troupeau de vils retardataires qu'il avait voulu, ce soir-là, convaincre de la puissance et de la sagesse de cet Occident qu'il leur avait tant vanté.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Souvenirs d'un vieil annamitisant (1)

(Suite)

par L. CADIÈRE
des Missions Étrangères de Paris

EN 1902, au Congrès des Etudes d'Extrême-Orient, qui devait être le premier d'une longue série, mais qui, en réalité, fut le dernier, une Commission s'occupa de la réforme du *quốc-ngữ*. Question bien épineuse !

Nous nous étions réunis en sous-commission, le 6 décembre, et avions discuté la question. C'était M. Chéon qui nous présidait, les membres étaient MM. Babonneau, Finot, Gérini, Hoàng-trọng-Phu, Pelliot, Simonin. La question revint sur le tapis le 8 décembre, à la séance générale de clôture. Et l'on proposa le vœu que le système approuvé par la Commission soit adopté par le Gouvernement général. Le projet, en somme, n'était pas tout à fait révolutionnaire. On aurait écrit : *ca* pour *cha, ac* pour *ach ; ka* pour *ca ; zao* pour *dao ; ge, gi* pour *ghe, ghi ; ja* pour *gia ; ban* pour *banh ; çe* pour *xe ; ku* pour *cua*, et *kwa* pour *qua*. J'avais fait des objections à l'adoption de ce système, lors de la première discussion, mais j'avais approuvé les principes sur lesquels on s'appuyait.

A la séance plénière, le capitaine Bonifacy présenta des observations : au point de vue scientifique, il ne lui semble pas que le système de la Commission présente des avantages sérieux sur la transcription actuellement admise ; au point de vue pratique, il sera très difficile d'habituer à la nouvelle orthographe ceux qui auront appris l'ancienne transcription. M. Pelliot réfuta ces deux objections.

Je repris la position que j'avais adoptée à la Commission. « Le Père L. Cadière déclare qu'au point de vue scientifique, la nouvelle transcription est sans doute supérieure à la transcription courante, mais qu'au point de vue pratique la réforme du *quốc-ngữ* soulève des difficultés assez graves pour faire renoncer à toute tentative de ce genre. C'est de ce point de vue que le P. Cadière formule six objections : 1° On ne peut supprimer les difficultés inhérentes à la transcription de l'annamite, et tout système de transcription est nécessairement imparfait ; 2° Il ne faut pas attribuer au *quốc-ngữ* des imperfections qui sont inhérentes à la langue annamite elle-même ; 3° Si le système proposé par la Commission supprime certaines difficultés, en revanche, il en crée d'autres ; 4° La réforme du *quốc-ngữ* rendrait illisibles un grand nombre de livres considérables, comme les Dictionnaires de Mgr Taberd et du P. Génibrel, le *Cours* et le *Recueil* de textes de M. Chéon ; 5° Un grand nombre d'Annamites qui ignorent les caractères et ne connaissent d'autre écriture que le *quốc-ngữ*, tomberaient à l'état d'illettrés ; 6° Tout un matériel d'imprimerie considérable deviendrait inutilisable.

M. Maître releva quelques-unes de ces objections et réfuta ce qui, dans mes raisons, était peut-être exagéré. M. Chéon, soutenu par M. Babonneau, maintenait le projet tel qu'il était présenté. Ce furent les Italiens qui sauvèrent la situation. M. Nocentini, délégué du Gouvernement royal d'Italie et de l'Institut de Florence, fit remarquer que toutes les objections que l'on avait soulevées contre le projet de la Commission, étaient inspirées de considérations d'ordre pratique. Il demande si ce projet ne rallierait pas tous les suffrages, à condition de ne concerner, au moins provisoirement, que l'usage scientifique. M. le comte Pullé, délégué du Gouvernement de l'Italie, de l'Université de Bologne, et de la Société Asiatique Italienne, estime qu'il serait sans doute fâcheux qu'il y eût deux systèmes de transcription en présence, mais l'expérience prouve qu'un système scientifique et rationnel finit toujours, et même très vite, par s'imposer. On pouvait donc se rallier sans crainte à la proposition de M. Nocentini.

Je fis alors remarquer que je n'avais élevé contre le projet que des objections d'ordre purement pratique. Ces objections disparaissaient si le Congrès ne proposait qu'une transcription purement scientifique. A ce point de vue, le projet de la Commission marquait un progrès incontestable ; mais inspiré par le désir de préparer les voies à un système unique, et de faire à la transcription courante toutes les concessions possibles, il était insuffisant et devait être remanié. Il ne peut servir que de base à un projet plus approfondi et définitif. M. le colonel Gérini, délégué du Gouvernement du Siam, et M. Pelliot appuyèrent mon opinion.

Et l'on modifia le vœu dans ce sens : « Le

(1) Voir nos numéros 120, 122, 126, 129, 131, 134, 139, 144, 149, 151, 154, 163, 170, 179, 183, 185, 189, 193, 195, 202

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Congrès, considérant l'utilité que présenterait au point de vue scientifique une transcription simple et rationnelle de l'annamite, recommande à l'Ecole française d'Extrême-Orient de fixer, pour l'usage scientifique, un système répondant à toutes les conditions voulues, sur les bases proposées par la Commission ». Ce vœu fut adopté à l'unanimité. De fait, il était anodin.

Dans le compte rendu des séances, on mentionne une opinion de M. Maître : « L'adoption du nouveau système semble devoir se heurter, dans l'usage courant, à des résistances opiniâtres ». Je ne sais pas si M. Bonifacy parlait au nom de la Mission, mais pour moi, à cause de mon état, je passais pour le porte-parole de la Mission. C'était absolument faux. Je parlais en mon propre nom, et en tant qu'ayant quelque expérience en fait de langue annamite. D'un autre côté, mes confrères, quelques-uns au moins, m'accusaient d'avoir sacrifié le système traditionnel. Et, il faut le dire, les raisons qu'ils faisaient valoir n'étaient pas toutes sérieuses. Je crus bon, en conséquence, de reprendre la question par le détail, et je fis paraître une étude sur ce sujet, intitulée : « La question du quôc-ngu », dans la « Revue Indochinoise » de 1904. Je faisais ressortir les imperfections de la réforme adoptée au Congrès, mais aussi, et surtout, ses qualités, et cela pour essayer de convertir quelques-uns des ennemis de cette réforme. Pas, certes, ceux qui pensent que le *quốc-ngữ* actuel est un système parfait, une chose sacrosainte à laquelle il ne faut pas toucher le moins du monde. Plus tard, je me suis servi de ce système du Congrès pour publier diverses études de linguistique, mon étude sur le Dialecte du Bas-Annam, celle sur les tribus Mường du Haut-Quảng-Bình, ma Monographie de la semi-voyelle labiale. Quelques auteurs ont fait comme moi, dans le « Bulletin de l'Ecole française », mais le système n'a pas dépassé ces étroites limites.

Le Congrès était une des attractions de l'Exposition de Hanoi. Mais nous avions d'autres amusements. On donna pour nous une séance de tir à l'arc. On avait fait venir de Manille des Igorrotes, une tribu indonésienne du centre de l'île. On les fit tirer à l'arc. Ce fut lamentable. Nous aurions sans doute mieux fait qu'eux. Mais le docteur Baelz, délégué de la Société Asiatique du Japon, les fit placer à côté de quelques Indonésiens venus du Sud-Annam, et il nous fit des démonstrations sur je ne sais plus quoi, sur la bride mongolique, je crois. C'est lui qui avait découvert les taches mongoliques, ces petits points noirâtres que les Mongols ont aux reins, lorsqu'ils sont tout jeunes, taches que l'on croyait spéciales à la race, et que l'on a trouvées, par après, presque dans l'univers entier. On organisa pour nous une séance de combat de coqs. C'étaient des Manilois. Là aussi, ce fut lamentable, mais dans un autre sens. Les adversaires étaient munis de longs éperons d'acier, et l'un d'eux tomba sur les planches, perdant son sang par une large



... On avait fait venir de Manille des Igorrotes. ... On les fit tirer à l'arc. Ce fut lamentable.

plaie à la poitrine. Nous partîmes tous écœurés, pendant que le manager, furieux d'avoir perdu une belle bête, et de voir le peu de succès qu'il avait eu, nous injuriait dans sa langue.

A cette Exposition, on envoya quelques Annamites de chaque province de l'Annam. Au retour, je rencontrai le Gouverneur du Quảng-bình qui y était allé : « Père, avez-vous vu l'homme à barbe ? — Non... Quest-ce que c'était ? — C'était un homme qui avait une barbe qui lui descendait jusqu'aux pieds. — Ah ! Non, je ne l'ai pas vu. » Quelque temps après je rencontre un de mes anciens chrétiens, que j'avais baptisé, lors de sa conversion, sculpteur habile, qui est à l'origine de l'école de sculpture de Đồng-hới. Lui aussi avait été envoyé à l'Exposition. Sa première question fut : « Père, avez-vous vu l'homme à barbe ? — Non, je ne l'ai pas vu — Ah ! Evidemment, n'ayant pas vu l'homme à barbe, je n'avais rien vu à l'Exposition de Hanoi. Eux, ils n'avaient vu, ou du moins retenu que cela !

La question du *quốc-ngữ* revint encore sur le tapis, en 1906, aux réunions du Conseil de perfectionnement de l'Enseignement indigène. Cette fois, ce fut dramatique, presque épique.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Commission de la réforme du *quốc-ngữ*, à ce Conseil, était présidée par M. Nordemann Nécessairement, les changements que cet annamitisant prônait depuis longtemps, furent adoptés. Mais pas sans lutte, car il y avait là des gens comme M. Tissot, qui pouvaient donner un avis éclairé. Le projet, discuté le



... Père, avez-vous vu l'homme à barbe ?..

21 avril, fut adopté par un arrêté du Gouverneur Général daté du 16 mai. On était pressé. Mais ce projet, résultat de diverses transactions et de quelques accommodements, était tellement pitoyable, que je crus devoir protester. J'écrivis donc cinq articles, du 24 septembre au 17 octobre, dans l'« Avenir du Tonkin ». Je n'y étais pas tendre pour les auteurs du projet.

« La réforme qu'a préconisée le Conseil a étonné ceux qui s'occupent de l'étude de la langue annamite. C'est un devoir, je crois, pour tous ceux qui ont quelque autorité en ces matières, si petite soit-elle, d'élever la voix et de montrer combien cette réforme est mal fondée et défectueuse, afin d'éclairer la religion des membres du Conseil pour le perfectionnement de l'enseignement indigène. Leur honneur y est engagé, ainsi que l'honneur des membres de l'Enseignement et de la Colonie tout entière.

» La question de la réforme de l'orthographe annamite, du *quốc-ngữ*, n'est pas nouvelle. Elle date de la création même du système... Le P. Legrand de la Liraye, le P. Lesserteur, M. Aymonnier... Au Congrès des Orientalistes... M. Chéon... La réforme adoptée par le Conseil de perfectionnement de l'Enseignement indigène ne satisfait pas les desiderata légitimes que l'on avait formulés. Elle consacre des théories absolument fausses. Elle jette la confusion dans la langue et dans l'orthographe, et nuit par là à l'étude de l'annamite ; elle admet des anomalies, elle rend moins bien que l'ancien système les multiples et délicates nuances de la langue. A la considérer au point de vue scientifique, comme au point de vue pratique et pédagogique, c'est un véritable recul... »

Et je prouvais par le détail toutes ces allégations, en tenant compte non seulement des documents concernant l'histoire du *quốc-ngữ*, mais aussi des formes fournies par les divers dialectes de la langue. Et je concluais :

« La réforme récemment promulguée est une réforme prématurée, tranchant sans études préliminaires suffisantes des questions plus difficiles et plus délicates qu'on ne pense en général. C'est une réforme incomplète et insuffisante, qui introduit dans l'orthographe de l'annamite des anomalies injustifiées. C'est une réforme basée sur une connaissance superficielle et fragmentaire de l'annamite, qui introduit la confusion dans la langue et consacre des théories fausses.

» J'estime tous ceux qui font des efforts pour apprendre l'annamite et tous ceux qui aident les autres dans cette étude... Mais je ne puis admettre que des personnes qui n'ont pas approfondi les multiples questions de la langue fassent des réformes à la légère. Le *quốc-ngữ* est l'œuvre de générations d'hommes intelligents et avisés, qui ont voulu noter le plus exactement possible les sons multiples et ondoyants de la langue annamite, et faire en même temps œuvre pratique, c'est-à-dire faciliter l'étude de la langue aux étrangers. L'œuvre n'est pas parfaite, tout le monde le reconnaît, on peut la perfectionner, on peut l'adapter davantage aux besoins modernes. Mais que les réformes que l'on adoptera soient un progrès et non un recul...

» Si les travailleurs modestes qui ont patiemment élaboré le *quốc ngữ* revenaient en ce monde, ce n'est pas, je pense, sans une douce ironie qu'ils jetteraient les yeux sur la dernière page du compte rendu des séances du Conseil. L'œuvre des réformateurs modernes les venge de tant de critiques injustifiées qu'on a faites à leur système, du dédain que l'on a eu pour leurs efforts... »

Lucien Bauno, un pseudonyme du très bon annamitisant qu'est le P. Hue, publia, toujours dans l'« Avenir du Tonkin », quelques articles sur la question. La conclusion était que la réforme préconisée, « ce n'est pas un progrès, c'est un recul ».

Le Comité local de perfectionnement de l'Enseignement indigène de la Cochinchine consacra sa séance du 23 novembre 1906 à la question de la réforme du *quốc ngữ*. On avait, de Hanoi, demandé en hâte son avis. On fut bien servi! M. Assam-Achou, M. Crong, firent entendre des protestations précises et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sages, mais violentes. Une réforme ! Mais nous n'en avons pas besoin. Voilà plus de trente ans que nous nous servons du système actuel, et nous en sommes très contents. Une réforme ! C'est bon pour le Tonkin, pays arriéré où l'on commence à peine à publier des livres en *quốc-ngữ*, mais ici, en Cochinchine, nous avons une littérature très abondante. D'abord, qu'on se mette d'accord, là-haut au Tonkin. Les séances où l'on a adopté ce nouveau système ont été orageuses, et l'unanimité fut très loin d'être obtenue. Mettez-vous d'accord, tout d'abord, et puis on verra.

La question s'envenimait.

Au Conseil du Protectorat, à Hanoi, un membre annamite fit entendre des protestations très vives.

La question prenait une tournure politique. Tout le monde stoppa, et le projet fut enterré.

Pour masquer et expliquer cette reculade, M. Gourdon, qui, je crois, était alors Directeur de l'Enseignement, fit éditer une brochure où étaient reproduits tous les Documents concernant la question de la « Réforme du quốc-ngữ ». Il me fit l'honneur d'y insérer mes articles de l'« Avenir du Tonkin ».

Depuis lors, la question est encore revenue sur le tapis, mais pas d'une façon officielle, toutes les fois, disent les mauvaises langues, qu'un imprimeur manque de matériel, ou qu'un commerçant veut lancer une marque de machines à écrire, ou arrêter la vente d'une marque concurrente. Alors, on parle de déplacer tous les accents, ceux qui indiquent une modification de la voyelle comme ceux qui indiquent les tons, et de les renvoyer à la fin des mots. Ou bien de noter les tons par des lettres placées également à la fin des mots.

Ce n'est guère sérieux.

Je conseille aux annamitisants qui veulent bien me lire, de rechercher, s'ils le peuvent aisément, dans l'« Avenir du Tonkin », derniers mois de l'année 1928, les articles intitulés : Quôcj ngüw moeij — car c'est ainsi qu'on proposait d'écrire désormais le *quốc-ngữ mới*, de même qu'on aurait écrit : Hafnoiç (Hanoi), Saifgonf, Huêj, Choeç-Loenj (Chợ-Lớn), Haizphongf, etc... Lisez ces articles, et vous verrez comment Tây-Duong, pseudonyme du P. Hue, exécute, avec la science, la compétence et l'ironie mordante qui convenaient, un projet tout à la fois naïf, ridicule et prétentieux.

Je lisais récemment, dans une publication estimable, des graphies : *loong-coong*, *xoong*. Evidemment, les sons qu'on veut rendre de cette façon existent dans la langue annamite. Je les ai signalés, voici plus de quarante ans, dans ma « Phonétique du dialecte du Haut-Annam », de même que les sons correspondants en oc. Ils ne sont pas différenciés, dans l'orthographe actuelle, d'autres sons voisins. Mais ce n'est pas par *oong* ou *ooc* qu'il faut les rendre. Oh ! qu'ils sont dangereux, les gens qui, pleins de bonne volonté, n'étudient une question que sous un seul point de vue !

Je vais vous confier un secret.

Lorsqu'il fut question, en 1906, de remanier la transcription de l'annamite, je composai une petite fable que je me proposais de lancer dans la controverse. Mais comme tout s'était apaisé et qu'il ne convenait pas de raviver les passions, je laissai ma fable dans une chemise. Elle dort là depuis quarante ans. Je viens de la réveiller, et je vous la sers. Evidemment, pas très fraîche, à cause de l'âge, mais inédite. Vous verrez comment on se battait jadis. Pour quoi, grand Dieu ! Pour quelques lettres qu'on voulait changer dans le système du quốc-ngữ ! Ah ! ces annimitisants de l'ancien temps, ils étaient terribles !

Donc voici ma fable. Elle était intitulée : « Réforme d'Auvergnats » (Fable) :

Il fut beaucoup question en France, il y a quelques années, de réformer l'orthographe. Et l'on nomma une commission ! Elle était composée d'Alsaciens, de Marseillais et d'Auvergnats.

Les Alsaciens sont de fort braves gens, mais beaucoup, parmi eux, ont la fâcheuse manie de ne voir aucune différence entre le *b* et le *p*, sans parler d'autres lettres. Réunissons donc ces deux lettres, disent nos Alsaciens de la commission ; cela simplifiera les difficultés. De plus, le *b*, avec sa jambe levée vers le ciel, le *p*, avec son unique pied, sont inesthétiques. Prenons le *v* pour rendre ces deux lettres, le *v* qui, comme un parfait équilibriste, campé sur sa tête, dresse élégamment et harmonieusement ses deux jambes en l'air. On acquiesça au désir des Alsaciens, et désormais, un *bon bougre* sera un *von vougre* ; un *petit boudin* sera un *petit voudin*. Du moins, on écrira comme cela. Si quelqu'un est gêné pour la prononciation, qu'il se débrouille, ce n'est pas l'affaire de la commission.

Les Marseillais avaient protesté. Mais enfin, pour le bien de la paix, ils avaient accepté cette modification. A leur tour, avec de grands éclats de voix et force gestes, ils soutinrent que *geai* se prononçait comme *zèbre*. Il était inutile de maintenir ces deux lettres, *ge* et *z*, qui encombraient le Dictionnaire bien inutilement. Ils firent ressortir que dans *geai* il fallait tou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

jours écrire un *e* après *g*, dans les cas où le *g* se prononce comme le *z*, et qu'ils avaient vu beaucoup de jeunes gens très capables, de leur connaissance, échouer piteusement au certificat d'études primaires, voire même au baccalauréat, pour des minuties de ce genre. Ils ajoutèrent qu'en adoptant cette réforme, on ne verrait plus, dans les mots pour rire faits sur le dos des Marseillais, le fameux : « Zuze un peu, mon bon ! » Enfin, ils donnèrent tant de raisons, et si fortes, que l'on adopta leur projet. Désormais *geai* et *zèbre*, s'écriraient *jai* et *jèbre*. Voilà encore autant de difficultés supprimées, pour ces pauvres enfants qui préparent leur certificat d'études primaires ou leur baccalauréat.

Les Auvergnats acceptèrent tout. Mais ils n'étaient pas encore contents. Pour eux, *soupe* et *chou* se prononcent de la même façon. C'est de la *soupe* de *chou*. Ils émirent l'avis de supprimer ces deux malheureuses consonnes. L'un d'eux donna même comme raison, que *ch*, représentant un son unique, devait être rendu par un seul signe. Tous admirèrent la vérité de cette assertion. Et l'on décida que désormais on écrirait : *çoupe* et *çou*.

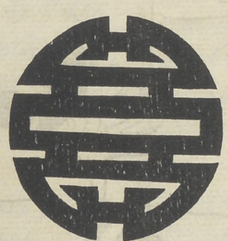
Application :

Les journaux nous annoncent que le Conseil pour le perfectionnement de l'Enseignement indigène a décidé que, désormais, dans l'orthographe du quốc-ngữ, *d* non barré et *gi* seraient transcrits par *j* ; et que, probablement, *s* et *x* seraient rendus par *ç*. Parmi les membres de la Commission, qui est le Marseillais ? qui est l'Auvergnat ? Il n'a manqué que l'Alsacien : la réforme aurait été parfaite.

•

Mais je crois bien que ma fable n'éveille aucun écho. Rien ne vibre ? Personne n'est ému ? On ne se passionne plus pour le changement de *c* en *k*, de *qu* en *kw* ?

Décidément, j'aurais mieux fait de laisser dormir ma fable dans sa chemise.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Amis lecteurs,

Pour vous distraire et nous aider à prouver qu'il y a en Indochine des gens d'esprit, participez au :

" CONCOURS D'HUMOUR " de la revue " Indochine "

Voici le règlement :

Article premier. — Les envois des concurrents devront parvenir à la Direction de la revue, 6, avenue Pierre-Pasquier, à Hanoi, le 15 septembre au plus tard.

Art. II. — Les participants pourront adopter les formes les plus diverses : poèmes, historiettes, dessins (Ly Toét et Xa Xê entre autres), dessins suggérés, légendes de dessins, sketches, dialogues, etc..., etc..., à la seule condition que :

1° Les sujets traités s'inspirent de l'Indochine, ou se situent dans un cadre indochinois ;

2° Qu'ils soient inédits ;

3° et surtout qu'ils soient drôles.

Les textes pourront être rédigés en langue française ou annamite. Nous comptons notamment sur la verve humoristique de nos lecteurs annamites.

Art. III. — On peut concourir sous son propre nom ou sous un pseudonyme. Dans ce dernier cas, le concurrent voudra bien joindre une enveloppe cachetée donnant son nom véritable et l'indication de son adresse, ceci à seule fin de nous permettre de lui envoyer éventuellement le montant de son prix.

Art. IV. — La revue « Indochine » se réserve la priorité de la publication des textes ou dessins primés.

Art. V. — Le concours est doté des prix en espèces suivants :

Un premier prix : 100 piastres ;
Un second prix : 75 piastres ;
Un troisième prix : 50 piastres ;
Dix prix de : 25 piastres.

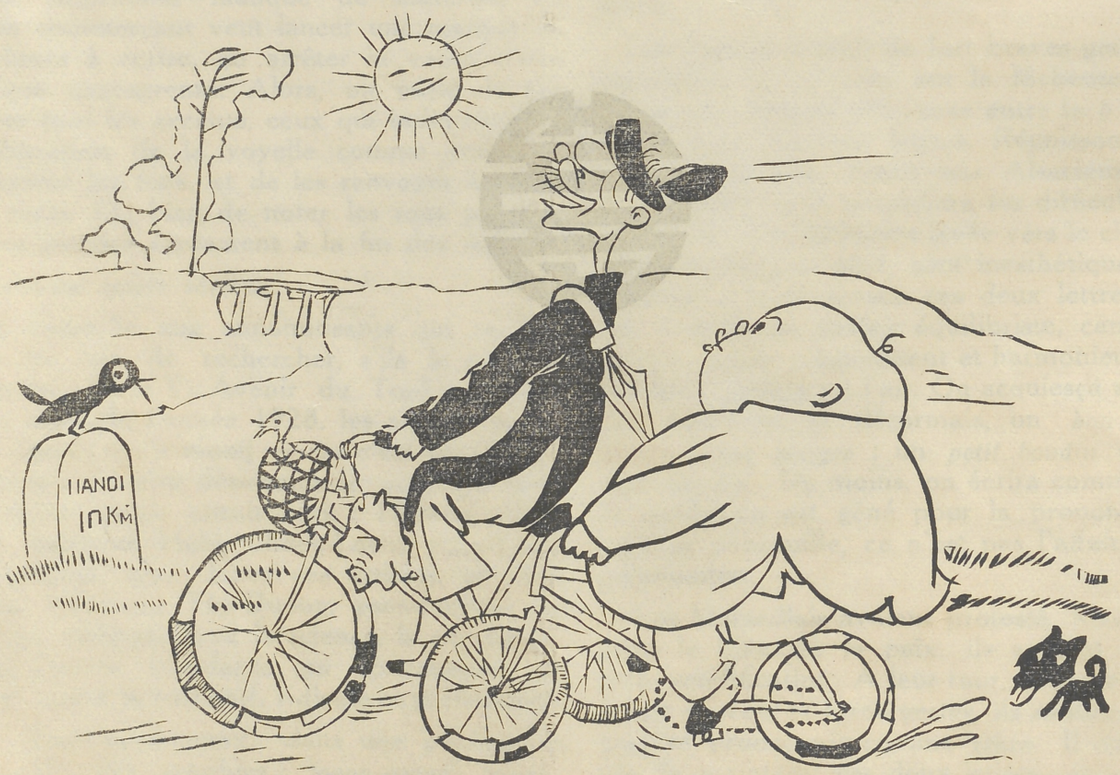
D'autres prix pourront être ajoutés sur décision du jury. Nous espérons que le nombre et la qualité des envois lui donneront cette possibilité.

Art. VI. — Les résultats du concours seront publiés dans le courant du mois d'octobre 1944.

Art. VII. — Les textes ou dessins non primés seront retournés à leurs auteurs sur leur demande.

Art. VIII. — Nul n'est chargé de l'inexécution du présent règlement.

HUMOUR ANNAMITE



XA XE. — On dit que la langue française est riche Et pourtant il a fallu qu'ils nous empruntent les mots sam (1) et lôp (2). Mais il les prononcent mal, que c'est un bonheur !

(1) Chambre à air ; (2) Enveloppe.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un flâneur rue Catinat

par Pierre ANDELLE

TERRE des palmes, couleurs réchauffées d'ocres : c'est le Sud, la grasse Cochinchine, ouverte, étalée, offerte à la lumière dorée, à l'air du temps, à l'amitié. Voici Saigon. Voici, dans le ciel intense où cabotent des nuages pansus et débonnaires, les deux flèches luisantes de sa cathédrale et leur élan si droit, si pur qu'il vous touche au cœur. Et voici la rue Catinat.

De la rue Catinat je louerai, délibérément, ce qu'elle a de plus changeant et éphémère ; non pas le cœur, non pas même la peau, mais l'épiderme ; ce que chacun a dit mille fois ; ce que chacun a entendu jusqu'au dégoût ; ce dont non pas la sagesse mais l'astuce élémentaire du métier voudrait que je prisse le contrepied. J'en louerai les devantures et les passantes, les couturières, les bijoux, les fanfreluches, tout ce qui est luxe, recherche, bibelot, bagatelle, tout ce qui est mode, surface, parole légère et temps perdu. Tout ce qui, de ces femmes affairées et futiles, chatouille en nous une certaine idée de la grâce et de l'élégance tapie au fond de nos cœurs ; oui, jusqu'à ce vain souci qui donne aux filles d'une race brune tant de chevelures blondes et fauves...

Il était une fois — naguère : deux ans peut-être, peut-être moins — un journaliste allemand qui, comme moi, flânait rue Catinat. Il lorgnait, lui aussi, ces gazelles blondes et parées. Mais il était d'une autre race ; et il s'indignait. Têtes folles, grondait-il en lui-même, têtes écervelées ! O Françaises inconscientes, Françaises charmantes mais odieusement charmantes, vous n'entendez donc pas ces grondements sous le sol que frôlent vos pieds légers ? Tous les volcans de la planète sont sous pression, la terre va s'entr'ouvrir, et vous, éternelles Françaises, que j'aimerais haïr (et que je ne puis pourtant haïr tout à fait), vous n'êtes attentives qu'au bâton de rouge — le pain et le vin, vous n'en avez plus, mais vous avez encore le rouge de Guerlain — dont vous dessinez le contour de vos lèvres !

Ainsi grondait en lui-même le journaliste allemand. Il avait tort de gronder. Un journaliste qui serre les poings se ferme à toutes les leçons du monde : et à quoi sert un journaliste, s'il se fait imperméable aux forces et aux courants de l'espace et du temps ? Ainsi se cristallisent les incompréhensions ; ainsi, une fois de plus, les apparences du peuple de France avaient passé pour réelles, et elles avaient fait une nouvelle dupe. Peuple déconcertant, certes, le plus difficile peut-être de ceux qui mènent leur train sur la boule ronde, et qui pousse l'horreur du pédantisme — et la pudeur de son âme — jusqu'à masquer ses plus chères vertus sous de petits airs évaporés. De plus avertis s'y sont laissé prendre, à qui, un quart de siècle en ça, les pâles pantins de Gyp et de Lavedan avaient caché les gens de Verdun.

Pour moi, je fais confiance à ces têtes que vous dites sans cervelles. Vous les préféreriez couvertes de cendres, et hurlant à la mort ? Négligées, et s'abandonnant au fil du malheur ? Je les loue, moi, de s'attacher si sérieusement à tant de riens, d'orner une vie encore digne d'être vécue, de décorer de gentillesse une partie qui vaut encore d'être jouée. Je les loue d'avoir cette conviction qu'il y a encore plus de ressources qu'on ne pense dans ce peuple qu'un Smuts est bien pressé de rayer de la liste des vivants. Je les loue de savoir qu'il a une âme forte et fière qui n'a nullement renoncé. Je songe à notre Stendhal qui, durant toute la retraite de Russie, garda le souci et trouva le temps de se raser chaque matin. Et dans cette rue Catinat attentive, envers et contre tout, à sauvegarder sa parure, je vois de la foi plutôt que de l'inconscience ; une nuance de foi très française et très subtile. Nous aimons qu'une femme ne se juge prête à affronter son destin que quand elle se sent belle.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La rue Catinat a ses arbres. On en a beaucoup parlé jadis. Les uns voyaient dans ces arbres l'ombre, la parure, et ce discret rappel agreste qui charme le cœur des citadins : « Ecoute, bûcheron... ». Les autres, iconoclastes, accusaient la superstition, la manie : que l'on élargisse ces trottoirs, que l'on libère nos maisons de moustiques et d'insectes, que l'on fasse place à la brise, que cette rue soit promue artère, que l'on se hausse enfin à l'échelle de la cité, de la capitale, de la métropole moderne...

Ne touchez pas aux arbres de la rue Catinat. Respectez en eux ce qu'ils ont, justement, de vieillot. Ils font notre cours, notre mail. Entre Saigon et la province française, ils créent un lien sentimental. Quand je flâne sous leur ombre, je suis pris de tendresse pour Digne, pour Alençon. Entre le théâtre et le jardin botanique, dans ces longues rues désertes bordées de longs murs blanchâtres, le pas sonne comme si l'on allait retrouver la vieille tante dont la mère a vu Louis-Philippe. Et ces brins de paille, dans le ruisseau, ne vous rappellent-ils pas les quais de la Seine (car Paris est aussi une province), sous les platanes d'or pâle, jadis, avant l'autre guerre, au temps des percherons ? Ces correspondances donnent à la Cochinchine française ses quartiers de noblesse.

La communauté franco-indochinoise n'est plus un de ces pays honteux qui n'ont pas d'histoire. Il faut avoir un passé pour développer toutes les vertus de la jeunesse, et même ses fécondes insolences, et l'ingratitude qui est l'une de ses puissances. C'est au vieux qu'on mesure le neuf, à la réaction que l'action prend conscience de soi. Un peuple sans tradition n'est qu'un frelon agité et bavard. Dans la terre d'Indochine, les corps français et les corps indigènes dorment côte à côte ; à la surface de cette même terre, les monuments qu'ils ont construits d'un même effort ont déjà reçu la patine du temps, et la rue Catinat s'ombrage des arbres qu'ils ont plantés ensemble. Des souvenirs communs qui remontent à trois générations sont bien ancrés dans l'histoire.

Poussons (c'est à deux pas) jusqu'au boulevard Norodom, voie harmonieuse, cadencée, assez assurée de sa majesté pour se passer de morgue. Au fond d'un parc mollement équilibré, escorté de beaux arbres anciens, un palais la termine à l'ouest. Ensemble ils composent une unité digne de la grande tradition ; l'espace et les volumes, l'arbre et la pierre, les quinconces et l'asphalte, les masses des frondaisons avec les desseins concertés de l'architecte et de l'urbaniste, y ont mis à l'unisson leurs grandes voix simples et sereines.

Le palais lui-même est de nobles proportions : il exprime des âmes qui vivaient familièrement avec la grandeur (n'oublions pas ce trait qui nous le rend tout proche, et qui signifie beaucoup, d'avoir été bâti en des années de défaite).

Il porte pourtant les signes de son époque, moulures, fioritures, macarons, cannelures et autres petites drôleries. On voulut naguère le rajeunir : dégager les droites, aplanir les surfaces et, en un mot — le mot d'un homme du métier —, raboter tout ce qui dépassait. Quelqu'un vint, qui dit non. L'arabesque, ici, ne cache pas la ligne ; et il y a des rides qui embellissent le visage d'un sage. Moderniser ? Mêler une façade « arts décoratifs » à ces feuillages, à ces perspectives formés, mûris, accomplis par les ans, et patinés par trois générations ? Retrancher ce palais de sa lignée pour lui donner, d'un cœur léger, la figure d'un parvenu ?

Et aujourd'hui le flâneur, revenu des emballements de jadis, trouve au palais de 1870 une grâce et un charme qui peu à peu se dégagent de la brume du temps. C'était « rococo » ; ce fut « un petit air d'époque » ; c'est maintenant le style des Amiraux, le style Cochinchine française ; c'est un style ; ce sont des lettres de noblesse.

Et voilà pourquoi Français et Annamites se sentent chez eux, vraiment chez eux, également chez eux — comme on n'est chez soi que dans les villes de la province française — sous ces ombrages candidats au centenaire.

Le malheur des temps les a parés d'une beauté nouvelle. Par les nuits de lune, le boulevard Norodom, la rue Catinat, la place de la Cathédrale éteignent leurs lumières. Alors échappent aux yeux tel pavé inégal, telle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Photo J. LHUISSIER

... Ne touchez pas aux arbres de la rue Catinat...

... Le Palais est de nobles proportions...

Photo LOESCH



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Photo LOESCH



... l'arabesque, ici, ne cache pas la ligne...

... Belle sa haute région, mais austère, déchiquetée, hérissée, et l'on se pique à s'y frotter sans précaution...



.. Le cœur s'épanouit lorsqu'on pénètre dans ce climat d'ocre où se balancent les palmes...

Photo G. HEUMANN
(Primée à notre Concours de Photographie.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Photo VO-AN-NINH

...Éternelle présence de l'homme, dévoué à la grandeur de son humble tâche quotidienne...

... Ce toit d'une pagode antique, chargé d'une immense expérience, creusé par le poids de tant de souffrance humaine, redressé comme une flamme par l'espérance et la foi, dressant ses pointes majestueuses et légères au bout d'une courbe poignante et pure comme une prière...





Photo JYC.

... Sérieux, concentré, soucieux des grandes voix qui, la nuit, peuplent le ciel, la montagne et le vent..

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plaque de gazon galeux, le bas de boutiques où ont pissé les roquets, les trivialités et les misères qui flottent au fil des jours, au niveau des hommes. Le regard se porte de lui-même vers le ciel laiteux où s'effacent les étoiles, et où les deux flèches jumelles, d'un élan si pur, décochent leur ombre aiguë. Entre les feuillages noirs et la pluie de clarté s'échange un chant alterné, frais, dépouillé, gonflé d'apaisement et de sagesse.

●

Refermé sur lui-même, le Tonkin est plus secret. Belle, sa haute région, mais austère, déchiquetée, hérissée, et l'on se pique à s'y frotter sans précaution ; quant au delta, il demande beaucoup d'attention, de silence, et de ce dévouement de l'âme dont parle Stendhal ; il faut savoir attendre, ne rien exiger ; alors ses étendues, ses reflets, ses longues lignes minces qu'interrompt parfois moins qu'un accident : une vibration — ses ciels immenses où flottent des légendes, ses nuances extrêmes où s'accomplit enfin la perfection de la délicatesse, seront les rares délices d'une âme patiente. Ce n'est pas tout à fait à l'âme que parle la Cochinchine ; au cœur plutôt, où les anciens faisaient siéger les vertus de l'action. Elle mord dans le fruit à belles dents ensoleillées. Corne d'abondance, moissons ruisselantes, fécondité du limon, joie de vivre et de créer ! Le Tonkin est terre de rêve et de méditation. Là, peuple affairé ; ici, peuple laborieux ; sérieux ici, concentré, soucieux des grandes voix qui, la nuit, peuplent le ciel, la montagne et le vent ; là exubérant, passionné de l'avenir, fier des beaux enfants qui iront plus loin que les pères. Le cœur s'épanouit lorsqu'on pénètre dans ce climat d'ocre où se balancent les palmes. Mais quel ravissement pour l'âme en retrouvant au Nord, sous un ciel janséniste, un sampan sur la rivière, au pied d'un rocher où ce pagodon rend présents les génies ; à perte de vue, ces rizières industrieuses, d'un vert irréel, soignées comme un immense jardin ; cette universelle présence de l'homme dévoué à la grandeur de son humble tâche quotidienne ; un banian sacré, dressé seul devant tout l'immense et pâle horizon, vieillard taciturne, instruit des secrets du monde ; et, blotti sous l'ombre de ses fortes branches, ce toit d'une pagode antique, chargé d'une immense expérience, creusé par le poids de tant de souffrance humaine, redressé comme une flamme par l'espérance et la foi, dressant ses pointes majestueuses et légères au bout d'une courbe poignante et pure comme une prière.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA SEMAINE DANS LE MONDE

DU 7 AU 14 AOUT 1944

Pacifique.

Les 4 et 5 août, une escadre alliée s'est approchée des eaux orientales du groupe d'Ogasawara. Dans la journée du 5, des croiseurs et des destroyers ont bombardé l'île de Chichijima. Les unités nippones qui n'ont subi que des dégâts légers ont abattu 41 avions, endommagé un croiseur et repoussé les forces d'invasion.

— Deux sous-marins ont été coulés par l'aviation japonaise, l'un au sud-est de Formose, l'autre au large de Isu Ohsima.

— Le Président Roosevelt s'est rendu par l'Alaska à Honolulu où il a passé trois jours ; il a inspecté les installations et tenu des conférences militaires avec le général Mac Arthur et les amiraux Nimitz, Halsey et Leahy.

— L'occupation de Guam par les forces alliées aurait été achevée le 10 août.

— L'aviation alliée a bombardé les îles de Wake, Truk, Ponape, Nauru, la ville industrielle de Nagasaki au Japon, les raffineries de pétrole de Palembang (Sumatra), l'île d'Halmahera (Moluques), l'île d'Iwojima (archipel des Bonins), Mille et Wotje.

Chine.

Après s'être assurées la supériorité aérienne sur la XIVe U.S.A.A.F., les forces japonaises ont déclenché le 4 août une offensive générale contre la ville de Hengyang. Cet important centre routier et ferroviaire de la province du Hunan est tombé le 8 août malgré la résistance acharnée de la garnison chinoise évaluée à 20.000 hommes.

Puis les forces japonaises ont entrepris la réduction des armées chinoises concentrées à Hsiao Shui Pu, à 8 kilomètres au sud de Leiyang.

— Le 11 août, l'aviation japonaise a bombardé les deux bases aériennes alliées de Sian et Hanchung dans la province du Shensi.

Birmanie.

En Birmanie du Nord, la ville de Myitkyina a été complètement occupée le 4 août par les Alliés qui se seraient avancés jusqu'à Taungui sur la Namyin, à 27 km. au S.-W. de Mogaung.

Sur la frontière birmano-hindoue, Tamu aurait été repris par les forces alliées, le 7 août.

France.

En Bretagne les forces américaines du général Bradley comprenant environ 10 divisions ont continué des opérations de nettoyage contre les éléments allemands dispersés dans la péninsule. De la route intérieure de Paris à Brest les blindés américains ont rayonné vers le nord et vers le sud et occupé successivement en plus des villes déjà citées la semaine dernière : Guingamp, St-Brieuc, Paimpol, Auray, Carhaix, Vannes, Redon, Châteauneuf (Ille-et-Vilaine), Châteaubriant, Hennebont ; Nantes était atteint le 11 août et en fin de semaine les troupes américaines progressaient à 15 kilomètres dans le sud de la ville. Dans le secteur breton, la résistance allemande s'est cristallisée autour des ports de Brest, Lorient et Saint-Malo. Trois divisions allemandes environ se sont laissées encercler dans les deux premières villes. En fin de semaine, Saint-Malo sauf la citadelle de la ville était aux mains des Alliés mais des combats acharnés continuaient à Dinard.

Depuis Mortain, Fougère et Vitré, les éléments blindés américains s'élancèrent vers l'est, passèrent la Varenne à Domfront et franchirent la Mayenne le 7 août à Ambrières, Mayenne, Laval, Houssay et Château-Gontier tournant ainsi l'aile gauche de l'armée allemande. De violents combats ont lieu dans le secteur du Mans, depuis le 9 août. Angers semble avoir été complètement occupé en fin de semaine.

Les Allemands ont contre-attaqué furieusement le 8 août dans le secteur Mortain-Sourdeval avec quatre divisions blindées. Cette offensive dirigée vers la commune de Cherence-la-Rousselle avait pour but de couper les colonnes américaines passant par Avranche et de mettre un terme à leur expansion vers la Bretagne et en direction de l'est.

Presque simultanément les troupes canadiennes ont déclenché une attaque depuis Bourgebus, le long de la route de Caen à Falaise, mais étaient arrêtées à Potigny par des obstacles anti-tanks, le 10 août.

De leur côté les forces britanniques qui avaient établi une tête de pont sur l'Orne à Grimboscq à 6 kilomètres au nord de Thury-Harcourt attaquaient le 10 août dans trois directions faisant leur liaison à l'est avec les Canadiens et à l'ouest avec les positions britanniques, du mont Pincon, tandis qu'elles s'avançaient vers Condé jusqu'à Saint-Rémy, à 6 kilomètres de Thury-Harcourt après la prise de cette dernière ville.

La situation dans le secteur de Mortain semble tourner à l'heure actuelle nettement en faveur des troupes alliées, qui progressent le long de la route de Saint-Pois à Tinchebray, dans l'est de la route de Vire à Mortain.

Les troupes américaines auraient pénétré dans les faubourgs de Sourdeval et Mortain après avoir dans le courant de la semaine changé au moins trois fois de mains est finalement resté aux mains des Alliés.

Depuis le secteur de Mayenne et du Mans dont on ignore si la ville est encore aux mains des troupes allemandes, des colonnes américaines ont avancé vers le nord et auraient en fin de semaine dépassé Alençon. La distance qui sépare ces forces américaines de l'armée canadienne qui tente d'avancer sur la route de Falaise ne serait que de 45 kilomètres.

Le but du haut commandement allié semble être l'encerclement des trente et une divisions de la VIIe armée allemande du général Hausser qui tient le saillant Thury-Harcourt, Vire, Mortain et Lassay.

Russie.

Dans le courant de la semaine, les forces soviétiques du maréchal Govorov sont restées inactives mais se concentrent à l'ouest de Narva en vue, semble-t-il, d'une poussée vers le port de Tallin. Les forces du général Meslennikov ont progressé dans l'ouest et le nord-ouest de Pskov et celles du général Yeremenko venant de Dvinsk et de Riejitsa se sont avancées en direction de Riga par la vallée de la Dvina. Elles sont parvenues dans le nord-ouest de Jacobstadt. La côte de la mer Baltique semble également avoir été atteinte au nord de Memel.

Dans l'ouest du Kaunas et de Grodno les éléments russes de Chernyakovsky et de Zakharov basés sur Bialystok se concentrent à une distance de la frontière de Prusse variant entre 10 et 30 kilomètres notamment au sud de Sulvalki et dans le secteur d'Augustov.

L'offensive contre Varsovie a repris le 11 août depuis Siedltce d'où l'armée du maréchal Rossokovsky a commencé une manœuvre de débordement par le nord de la capitale polonaise. Progressant dans le nord et le nord-ouest de Siedltce ces éléments sont parvenus en fin de semaine à l'embranchement des voies ferrées Bielystock-Varsovie et Siedltce-Ostrokenska. Le but des Russes est de se servir de la rivière Bug comme une barrière protectrice pour le flanc droit de leur armée.

A l'ouest de Sandomierz où les Russes ont établi une tête de pont sur la Vistule, des contre-attaques allemandes ont été effectuées sans résultat.

Le 8 août, l'armée de Koniev opérant dans le sec-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

teur au sud-est de Przemysl s'est emparée de Sambor et du centre pétrolifère de Borislaw respectivement à 30 kilomètres dans le nord-ouest et à 20 kilomètres dans le sud-ouest de Drohalycz.

Italie.

Les troupes allemandes dans le secteur de Florence se sont retirées de la rive nord de l'Arno sur de nouvelles positions au nord de la ville. Dans le secteur au nord d'Arrezzo les troupes alliées ont occupé Grillo, position importante sur la route conduisant à Bebliena.

Sur le reste du front on ne signale que des activités de patrouilles ou des duels d'artillerie.

EN FRANCE

6 août.

Les condoléances du Maréchal au général Franco après la mort du comte Jordana.

Dès qu'il a connu la mort subite du général comte Jordana, ministre des Affaires Etrangères d'Espagne, le Maréchal de France, Chef de l'Etat, a adressé au général Franco, un télégramme de condoléances dans lequel il a rappelé le souvenir de la cordiale collaboration qui le liait au disparu.

L'Institut national des Recherches vétérinaires.

Le Laboratoire central des recherches vétérinaires est transformé par un décret publié au *Journal Officiel* en Institut national des Recherches vétérinaires. Cet institut aura pour mission d'étudier les maladies enzootiques et épizootiques, de rechercher les moyens de prophylaxie de ces maladies et le cas échéant de préparer la mise en œuvre des dits moyens.

9 août.

Le rôle de l'Ecole Nationale Supérieure de Chimie.

Le Gouvernement vient de créer une Ecole Nationale Supérieure de Chimie plaçant la chimie au même rang que les mines ou les travaux publics. Les chimistes auront dans la société de demain le même rang que les ingénieurs des mines ou que ceux des ponts et chaussées.

L'Ecole Nationale Supérieure de Chimie formera à la fois les ingénieurs de l'Etat et les techniciens de l'industrie privée. Aux uns comme aux autres, elle dispensera un enseignement élevé de portée très générale, consacré aussi bien aux questions scientifiques qu'aux problèmes d'économie politique, de droit et de sciences sociales.

Les futurs fonctionnaires ne pourront accéder aux cours de la nouvelle institution que s'ils sont sortis de l'Ecole Polytechnique dans un certain rang ou que s'ils émanent de certaines grandes écoles.

Quant aux futurs chimistes de l'industrie privée, ils seront recrutés sur titres d'Ecole Supérieure de Chimie. Ces dispositions comblent une lacune de notre enseignement qui se faisait lourdement sentir et qui malgré d'excellentes écoles techniques dont la réputation n'est plus à faire, nous plaçait dans un état de relative infériorité vis-à-vis de certains grands pays. C'est là un gage de reconnaissance dont la France pourra vite apprécier tout le prix lorsque les circonstances redeviendront favorables à l'essor de sa production nationale.

Mouvement préfectoral.

Le *Journal Officiel* publie un mouvement préfectoral concernant la nomination des secrétaires généraux de préfecture de la Savoie et de la Haute-Loire et du sous-préfet de Nyons.

11 août.

Au Conseil supérieur de la famille.

Les membres du Conseil supérieur de la famille viennent d'être désignés pour une durée de trois ans par un arrêté paru le 11 août au *Journal Officiel*.

10 août.

Un communiqué du ministère de l'Information.

Le ministère de l'Information communique : l'attention du Gouvernement a été attirée sur le fait qu'une certaine propagande s'efforce d'entraîner vers des organisations clandestines les officiers, sous-officiers et soldats ayant appartenu aux anciennes forces armées françaises.

Bien que démobilisé, ce personnel reste lié aux traditions de fidélité et de discipline militaire. Il a le devoir, plus que tout autre, de résister à ces appels et de se conformer aux consignes explicites données par le Maréchal de France, Chef de l'Etat, et par le Chef du gouvernement. Il répondra comme il l'a fait jusqu'ici par la dignité de son attitude aux calomnies dont il a parfois été l'objet, se rappelant que la France ne se sauvera que par l'observation de la discipline la plus rigoureuse.

12 août.

Bombardement de Chartres.

Chartres a de nouveau été bombardée par l'aviation anglo-américaine. Il y a de graves dégâts dans divers quartiers de la ville. La Maison du Prisonnier est complètement détruite.

Bombardement de Compiègne.

L'aviation anglo-américaine a bombardé Compiègne. Des bombes de gros calibre ont été jetées sur la ville. Les morts s'élèvent à 30. On déplore de nombreux blessés. Les bombardements exécutés depuis trois jours sur Compiègne ont fait au total 50 morts et 100 blessés. Une localité située au nord du même département a été également bombardée. Douze personnes ont été tuées.

Après le bombardement de Nevers.

Le bilan définitif du bombardement de Nevers s'élève à 167 morts ; 220 immeubles ont été totalement détruits et 750 plus ou moins endommagés.

Pour la formation du corps de volontaires de la solidarité nationale.

Un appel vient d'être lancé aux anciens combattants de la zone Nord pour la formation d'un corps de volontaires de la Solidarité nationale en vue d'apporter leur collaboration aux services techniques, sanitaires, administratifs et d'entr'aide à la tête desquels se trouvent les préfets assistés par un commissaire départemental à la Solidarité nationale.

Les membres du Conseil supérieur viennent d'être nommés et le général Redempt a été nommé vice-président.

---

*Recherchons collection complète non reliée des numéros d'*Indochine *parus de 1940 à 1943.*

Faire offre à la Revue.

Une salle vaste et confortable
Une projection nette et audible
Des films de choix
se trouvent au Cinéma

EDEN

à SAIGON — HANOI
HAIPHONG — PHNOM-PENH

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A TRAVERS LA PRESSE INDOCHINOISE

Curiosité.

Mme Dacier, célèbre par ses traductions des auteurs grecs et romains, poussait jusqu'à l'idolâtrie son amour pour les génies de l'antiquité. Chez elle, aucun pédantisme : simplement une admiration sans bornes pour une civilisation que son commerce constant avec les grands hommes de Rome et d'Athènes lui faisait regretter. On raconte, à ce sujet que sa manie de l'antique la poussa certain jour au désir de l'imitation. Aidée par son mari, elle se mit à confectionner un ragoût dont un auteur grec lui avait fourni la recette. Hélas ! le ménage n'avait pas un estomac « classique » : il ne put digérer ce mets qui faillit l'empoisonner.

Exposer ses jours pour vérifier un point d'érudition gastronomique, quel héroïsme !

(RADIO-BULLETIN, juillet 1944.)

Les animaux...

I. — Nombre d'espèces.

D'après les calculs des naturalistes, il existe sur notre globe 460.000 animaux d'espèces différentes :

— 280.000 espèces d'insectes,
— 13.000 espèces d'oiseaux,
— 20.000 espèces de poissons,
— 2.000 espèces d'araignées,
— 1.640 espèces de serpents,
— et le reste pour les mammifères et autres animaux.

II. — Durée de leur vie.

On a fait là-dessus deux constatations :

a) les animaux qu'on tue le plus deviennent de jour en jour plus nombreux (poules, moutons, chèvres, bœufs...) alors que les animaux sauvages tendent à disparaître ;

b) les animaux qui mènent une vie paresseuse sont ceux qui vivent le plus longtemps (ex : tortue, 300 à 500 ans) alors que les animaux qui courent souvent comme le chien et le cheval meurent jeunes (vingtaine d'années).

Leur mort : les animaux aiment à chercher un endroit caché pour rendre leur âme.

Cas des éléphants — Les pseudos cimetières d'éléphants. Tout le monde a prétendu que les éléphants, pour mourir, se dirigent dans un cimetière commun connu par eux seulement. M. J. Bordeneuve, dans son livre sur les grandes chasses en Indochine, est aussi de cet avis. D'après les dires des autochtones — dit l'auteur — et ceux des Pères missionnaires, il existerait quelque part dans le Nord un grand cimetière d'éléphants. La direction Nord que suivent ces animaux semble confirmer cette hypothèse, précise l'auteur.

Ces massifs voyageurs accomplissent certes de longues randonnées sous la conduite de quelques vieilles femelles, mais la direction n'est pas nécessairement celle du Nord. Car si nous admettons qu'ils suivent toujours cette direction, tous les éléphants alors naîtraient dans le Sud et mourraient dans le Nord.

D'après M. Guy Cheminaud, les éléphants sont atteints souvent d'une épizootie comme chez les bœufs et les buffles. Quand cette épidémie atteint sa phase la plus aiguë, les bêtes arrêtent leur voyage et se retirent dans quelque endroit très discret pour se soigner à l'aide des plantes qu'elles savent discerner parmi la flore tropicale. Les éléphants qui ont trouvé la mort sont cachés sous les branchages par leurs congénères. A la fin de l'épizootie, le troupeau reprend sa route, laissant réunies les dépouilles des défunts qui constituent un charnier considérable.

III. — La puissance chez les animaux.

a) Force : *Relativement à sa taille, l'éléphant est le moins fort des animaux, car jamais il n'arrive à transporter un objet aussi lourd que lui, le cheval arrive à traîner un fardeau qui pèse 9 fois son poids sur une route goudronnée et 54 fois sur un chemin de fer.*

La mouche : 170 fois son poids ; l'abeille : 520 fois son poids ;

b) Voracité : *Si nous avons la même voracité qu'une araignée, nous mangerons deux bœufs par jour.*

Un couple d'hirondelles nourrissent leurs petits avec 6.400 insectes par jour.

Le rossignol nourrit ses petits avec 15.000 insectes ;
Le hibou dévore chaque année 500 rats ;
L'animal qui mange le moins est le chameau.

c) Vitesse :

Mammifères	*Gazelle*	*: 96*	*kilomètres à l'heure*
	Autruche	*: 56*	—
	Chacal	*: 48*	—
	Eléphant	*: 40*	—
	Rhinocéros	*: 32*	—
Oiseaux	*Canards sauvages*	*: 112*	*kilomètres*
	Pigeons	*: 87*	—
	Moineaux	*: 84*	—
Poissons	*Thon*	*: 45*	*kilomètres*

IV. — La peur instinctive chez les animaux.

Le cheval a peur de son ombre. Quand on le conduit à l'abattoir, il tremble de tous ses membres, le corps froid, les poils hérissés ;

Le chien aboie souvent pour des causes inconnues (peur par imagination) ;

Le singe a peur des serpents et même de la peau du serpent ;

L'éléphant a peur de son ombre, des fourmis rouges. Un bruit inattendu suffit pour lui faire peur. M. Evans raconte qu'un jour il a vu un éléphant se mettre à courir après avoir entendu le caquètement d'un coq sauvage qu'il n'avait pas vu.

Le tigre aussi a peur d'un bruit soudain et se met à courir immédiatement, mais a l'habitude de revenir après une certaine course pour se rendre compte de ce qui s'est passé.

Le rugissement du lion fait taire tous les animaux de la jungle : les moutons qui l'entendent cessent de gambader et tremblent fiévreusement de tous leurs membres, le chameau devient un cadavre sans âme, les singes au haut des arbres poussent des cris fous, les chiens des maisons environnantes se cachent sous les lits de camp, oreilles basses et gémissent piteusement.

Magnétisme chez les chats et les serpents : *les serpents et les chats possèdent un pouvoir magnétique formidable qui paralyse les souris et les oiseaux qui les rencontrent.*

Le professeur Mesmer traversant un bois pour rentrer chez lui, vit sur une branche d'arbre d'un côté un jeune oiseau et de l'autre un serpent. L'oiseau est tenu immobile sous les yeux étincelants du reptile. Il semble qu'il existe un courant électrique, un fluide magnétique entre les deux animaux. Mesmer prit une baguette, coupa ce courant imaginaire : immédiatement l'oiseau s'envola (à la grande colère du serpent).

V. — Moyens de défense propres a chacun et appropriés aux circonstances.

La nature a tout prévu. L'éléphant dispose de ses défenses et de sa trompe, le tigre, le lion, la panthère de leurs griffes puissantes ; le buffle de ses cornes.

Les animaux faibles comme le cheval, le cerf, ne doivent leur salut qu'à leur vitesse.

Le porc-épic, à l'approche d'un ennemi, hérisse ses poils et s'enroule ; aucun animal, si affamé soit-il, ne pourrait l'avaler.

La pieuvre, la seiche, pour dépister ceux qui les poursuivent, rejettent une encre qui met l'eau dans une obscurité complète. Les termites projettent sur le corps des fourmis qui les chassent un poison qui les paralyse.

Changement de couleur, de forme : *les caméléons,*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les rainettes prennent la couleur du milieu où ils s'accrochent.

Le ver Vanessa urtica, quand on le met sur une feuille blanche, prend la couleur blanche, quand on le met sur une feuille noire, il prend la couleur noire, sur une feuille verte, il prend la couleur verte.

Le « sâu do » (ver qui mesure) ressemble à un pétiole.

Le cerys (dông trùng ha thao) se fait prendre pour une branche morte.

Le catocala est une sorte de papillon qu'il est difficile de distinguer de la pierre sur laquelle il se pose.

Autonomie évasive : *les renards pris au piège par leurs pattes préfèrent couper celles-ci avec leurs dents plutôt que de se laisser prendre.*

Le docteur Piéron a fait cette expérience sur une sorte de crabe appelée gapse marbré : l'animal pris près de sa demeure par les pattes, se débarrasse immédiatement de celles-ci pour gagner sa liberté. Mais pris loin de sa demeure, il ne consent guère à se débarrasser de ses pattes. (Même cas pour les sauterelles.)

VII. — L'intelligence chez les animaux — Tours qu'ils jouent a l'homme.

Les souris : *pour voler notre huile contenue dans des bouteilles qu'elles n'arrivent pas à renverser, l'une d'entre elles plonge la queue dans la bouteille et les autres se mettent à lécher cette queue mouillée d'huile. A tour de rôle, elles se remplacent jusqu'à ce que leur queue n'atteigne plus le niveau du liquide.*

Pour voler nos œufs, l'une se met sur le dos, l'œuf embrassé entre les pattes, l'autre lui saisit la queue par les dents et la tire jusqu'à leur demeure.

Les singes : *s'amènent souvent à l'époque des moissons en bandes nombreuses pour voler les plants de riz. Quelques-uns grimpent au haut des arbres pour prévenir leurs camarades par leurs cris de l'arrivée des hommes, les autres ayant des brindilles d'herbes enroulées autour de la taille, arrachent les gerbes de riz, les mettent autour du corps, prêts à prendre la fuite à la moindre alerte.*

Mais l'homme ne se tient pas pour battu ; il a imaginé un truc pour prendre ces malins voleurs : il prend des noix de coco, il les perce de deux trous (suffisamment larges pour laisser passer la main du quadrumane). Dans la noix est mis du riz grillé d'une très bonne odeur ; les singes gourmands veulent prendre la plus grande poignée possible et ne peuvent ainsi retirer leurs mains trop pleines. Ils s'embarrassent à l'arrivée des hommes et se laissent prendre facilement.

Ruse du renard pour se débarrasser de ses poux : Il plonge sa queue dans l'eau de la rivière les poux montent à la croupe, il plonge ensuite sa croupe dans l'eau les poux montent au corps... l'animal continue ainsi graduellement jusqu'à amener tous les poux à son museau humide et « houp », un rapide plongeon dans l'eau, tous les parasites sont débarrassés, noyés.

La civilisation chez les termites : les termites savent organiser leur société d'une manière parfaite. Ils savent planter deux sortes de champignon pour leur nourriture. Bien que leur demeure soit établie dans des régions où il fait extrêmement chaud, ils arrivent à maintenir une douce température constante chez eux. Loin des points d'eau, ils se débrouillent pour se procurer ce liquide indispensable à la vie de tout être. Le docteur Livingstone est arrivé à conclure après ses observations que les termites possèdent le secret d'extraire l'oxygène de l'air et de le combiner avec l'hydrogène qu'ils retirent des végétaux pour se procurer de l'eau.

La prévoyance chez les animaux : la prévoyance des fourmis et des abeilles est connue de tous. D'autres insectes pensent à l'avenir de leurs petits. Le « to-vo » (sorte de guêpe) attrape des araignées et des vers qu'il paralyse avec son poison et dépose ses œufs dans le corps de ses victimes. Ses petits se nourrissent de la chair de celles-ci, l'araignée n'étant pas morte mais mise dans une sorte de paralysie permanente.

L'abeille chalicodome : après avoir pondu dans sa ruche, la remplit de miel qui est destiné à nourrir les petits qui vont naître.

La fourmi noire éleveuse : nous tous, nous avons remarqué de petits insectes blancs, sur les pommes cannelles. Ce sont les esclaves élevés par des fourmis. Ils ont pour tâche de sucer le jus des fruits et de le transformer en sucre assimilable. Ce sucre assimilable est tout de suite soutiré par les fourmis.

Les araignées pêcheuses : le professeur Abraham a découvert deux sortes d'araignées pêcheuses. L'une habite au haut des rochers et tend son filet à quelques centimètres sous l'eau pour attraper des poissons qu'elle ramène une fois pris dans le filet. La deuxième établit sa demeure dans l'eau même.

Les animaux médecins : les chiens pour faire sortir les aliments indigestes de leur estomac, prennent du chiendent. On a raconté qu'une chienne enceinte, blessée d'un coup de bâton, arrive à apaiser sa douleur en mangeant des feuilles d'ananas. L'oiseau « bim-bip » coucal ou coq des pagodes, a la science de guérir les fractures de ses petits en leur donnant à manger les feuilles de certains arbres.

VII. — Notions de direction chez les animaux : *les chiens et les chats gardent une bonne mémoire des directions qu'ils ont suivies.*

C'est ainsi que quand on donne un chat à quelqu'un, on a l'habitude de le tourner plusieurs fois sur lui-même après avoir recouvert sa tête d'un linge. (Les chats ont une mémoire plus fidèle que les chattes.)

En France, chaque année quand vient l'hiver, les hirondelles volent vers des régions plus tempérées et ne reviennent qu'au printemps, chaque couple reprenant son ancien nid sans se tromper.

Les saumons (ca thêu) se réunissent chaque année à un certain endroit du fleuve et se dirigent vers la mer. Là ils séjournent quatre à cinq semaines puis prennent le chemin de retour. Rien ne résiste alors à leur passage. Les filets sont rongés, et ils ne consentent à plonger au-dessous que s'ils n'y arrivent pas. Avec la détente de leur queue, ils peuvent franchir des barrages de 3 à 4 mètres.

Les lemmings (chuôt dông) font des voyages pareils. Ils se réunissent au pied d'une montagne et en bandes serrées, accomplissent leur randonnée. Leur devise est « tout droit ». S'ils rencontrent un fleuve, ils le traversent à la nage, un bac ? ils sautent dessus pour passer à l'autre côté au lieu de le contourner ; une case se dresse-t-elle sur leur route ? ils en perforent les cloisons et ne consentent point à prendre des détours.

VIII. — Prévision du temps en se basant sur les animaux.

Mauvais temps : quand les libellules volent bas, quand les fourmis déménagent et traînent leurs provisions vers un endroit élevé, quand les araignées rentrent leur toile.

Inondations : quand les guêpes font leur nid au haut des bambous.

Beau temps : quand les araignées sur les branches d'arbres tissent leur toile, quand les libellules volent haut.

Thuan (*Promo « Tonkin »*).

(Extraits du *Bulletin des Anciens élèves de l'Ecole Supérieure des cadres de jeunesse de l'Indochine*, juin 1944.)

La *Table des matières* de l'année 1943, classée par auteurs et par matières, vient de paraître.

Elle est en vente chez nos dépositaires aux prix de 1 piastre.

La *Table des matières* de 1940 à 1942 inclus, déjà parue, est en vente chez nos dépositaires de Hanoi, Hué, Saigon et Phnompenh.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA VIE INDOCHINOISE

6 août.

Dalat. — Un Haut Conseil vient d'être créé par décret sur la proposition du Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Haut Commissaire du Pacifique, Gouverneur Général de l'Indochine.

Cet organisme comprend sous la présidence du Gouverneur Général, le Général Commandant Supérieur des Troupes du Groupe de l'Indochine, le Secrétaire général du Gouvernement général, le Directeur des Finances, le Directeur du Service Diplomatique, le Directeur des Affaires Politiques et le Directeur du Cabinet du Gouverneur Général.

Le Directeur du Contrôle Financier a le droit d'assister aux séances auxquelles pourront éventuellement participer sur décision du Président, les Chefs d'Administration locale intéressés, l'Amiral Commandant la Marine, le Général Commandant de l'Air et les Chefs des Services généraux du Gouvernement général pour les affaires relevant de leur compétence.

Le Haut Conseil se réunit à titre consultatif sur convocation de son Président pour délibérer sur les questions intéressant la politique indochinoise que le Gouverneur Général juge utile de lui soumettre.

Des attributions spéciales pourront lui être conférées par le Gouverneur Général.

Cette institution vient en son temps compléter l'ensemble des organismes destinés à assister le Gouverneur Général Haut Commissaire du Pacifique, dans l'exercice de ses fonctions.

Hanoi. — Le concours annuel pour l'admission en 1944, des candidats français et indochinois à l'Ecole du Service de Santé militaire (section médecine, Troupes coloniales, Détachement de Hanoi) s'ouvrira à Hanoi le 26 septembre 1944.

— Aux termes d'un arrêté du 25 juillet 1944 de M. le Gouverneur Général de l'Indochine, un concours pour le recrutement de 9 interprètes européens stagiaires du cadre secondaire des Services administratif et judiciaire, s'ouvrira à Hanoi les 22, 23, 24 et 25 janvier 1945.

7 août.

Saigon. — L'Amiral Decoux a adressé au Commandant Ducoroy, Commissaire général Sports-Jeunesse, le télégramme ci-après :

J'apprends avec satisfaction beau succès remporté par championnats Indochine natation. Je vous prie transmettre mes compliments au Service local, à l'Association sportive de Cochinchine et aux nageurs participants, particulièrement à l'équipe victorieuse. Comme vous le savez, j'attache beaucoup de prix au développement en profondeur de ce sport et je vous remercie personnellement des magnifiques résultats que vous avez su obtenir dans ce domaine.

Le Gouverneur Général a, en outre, chargé le Commandant Ducoroy de transmettre le message ci-après au Comité Indochinois des Sports et de la Jeunesse :

Je suis particulièrement sensible aux sentiments que votre Comité a bien voulu m'exprimer à l'occasion de son assemblée annuelle et je l'en remercie très vivement. A mon tour je tiens à lui redire tout le prix que j'attache à la précieuse collaboration qu'il apporte au Commandant Ducoroy. Je lui sais le plus grand gré de la part importante qu'il a su s'assurer dans l'œuvre entreprise et dans les réalisations obtenues et du magnifique esprit dont il fait preuve.

9 août.

Hanoi. — Au cours de l'incursion aérienne du 9 août 1944 sur le Tonkin, il y a eu trois tués et un blessé indochinois.

— Le 1er septembre 1944, à 9 heures, aura lieu à la Direction des Finances de l'Indochine à Hanoi, le 90e tirage des bons à lots de l'Indochine.

Dalat. — Dans la soirée, l'Amiral Decoux, accompagné de M. le Secrétaire général Jean Cousin, s'est rendu à la salle du cinéma Eden, où M. Taboulet, chef du Service local de l'Enseignement en Cochinchine, donnait une conférence sous les auspices de la Légion française des combattants sur le sujet suivant : *Les fondements historiques de la civilisation française ou le message des aïeux.*

M. Taboulet a su, après avoir dressé une vaste fresque de notre histoire nationale, dégager pour le présent et surtout pour l'avenir les leçons du passé.

10 août.

Hanoi. — Le prochain concours d'admission à l'Ecole Supérieure d'Agriculture de l'Indochine (Hanoi) sera ouvert en juin-juillet 1945 dans cette ville aux étudiants français et indochinois bacheliers ès lettres ou ès sciences et possesseurs du Certificat d'études supérieures de physique, chimie, sciences naturelles (S.P.C.N.).

— En raison des circonstances et par dérogation aux règlements en vigueur, la Métropole vient d'autoriser les fonctionnaires en service en Indochine et ayant souscrit une déclaration d'études de droit à subir leurs examens devant la Faculté de droit de Hanoi.

Dalat. — Le Commissaire général aux Sports et à la Jeunesse en Indochine a inspecté à Dalat l'Ecole des monitrices, l'Ecole supérieure des cadres de jeunesse féminine et l'Ecole supérieure technique.

12 août.

Dalat. — A la fin de la matinée, l'Amiral Decoux accompagné de M. le Secrétaire général Jean Cousin, du Directeur du Cabinet et du Résident-Maire, est allé visiter sous la conduite de M. Thuc, Ingénieur horticole, le service des plantations nouvellement créé à Dalat.

Hanoi. — La Corporation des commerçants en céréales à Haiphong a souscrit dernièrement pour une somme de 10.000 piastres au profit des victimes des bombardements au Tonkin.

En Annam, les sommes recueillies du 23 au 31 juillet en faveur des sinistrés d'Indochine atteignent 5.899 $ 78. Le montant des souscriptions effectuées en Cochinchine pendant le mois de juillet au profit de ces mêmes victimes s'élève à 19.230 $ 50.

— Les jeunes gens de la classe 1944 et les ajournés des classes précédentes reconnus aptes au service armée ou auxiliaire par les Conseils de revision, à l'exclusion des sursitaires, seront incorporés le 15 septembre 1944.

13 août.

Saigon. — Le 12 août, le Gouverneur de la Cochinchine s'est rendu en tournée d'inspection dans les provinces de Bien-hoa et Baria.

Nha-trang. — Au cours de son passage dans la province de Khanh-hoa, le Commissaire général aux Sports et à la Jeunesse s'est rendu dans la journée du 12 août à la Maison Sports-Jeunesse, où lui ont été présentés les dirigeants de la Ligue sportive provinciale et les animateurs des organisations de jeunesse.

Il a visité ensuite à Nha-trang les colonies de vacances provinciales et le camp des enfants pauvres, puis la colonie scolaire de Cochinchine à la plage Gallois-Montbrun.

Tourcham. — Le 13 août à 9 heures, sur le terrain d'entraînement de Phan-rang, le Commissaire général aux Sports et à la Jeunesse a inspecté en présence du Résident de France, les organisations sportives et de jeunesse qui lui ont été présentées par l'Inspecteur de la Garde Indochinoise Rouvière, chef-sports.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

ANNAM

Jeanne-Marie, fille de M. et de Mme Thiollier (4 août 1944).

TONKIN

Marie, fille de M. et de Mme **Dumoulin** (5 août 1944) ;
Christiane, fille de M. et de Mme **Ritt** (6 août 1944) ;
Christian, fils de M. et de Mme **Vuichard** (6 août 1944) ;
Marie-Michèle, fille de M. et de Mme **Régnier** (8 août 1944) ;
Philippe, fils de M. et de Mme **Boutron** (9 août 1944) ;
Franck, fils de M. et de Mme **Labenski** (10 août 1944) ;
Marie-Louise, fille de M. et de Mme **Rétif** (10 août 1944) ;
Hélène, fille de M. et de Mme **Deslex** (13 août 1944).

COCHINCHINE

Rolande, fille de M. et de Mme **Guette** (30 juillet 1944) ;
Flora, fille de M. et de Mme **C. Audemar** (31 juillet 1944) ;
Michel, fils de M. et de Mme **Brun** (31 juillet 1944) ;
Elisabeth, fille de M. et de Mme **Nguyên-ha-Kê** (31 juillet 1944) ;
Monique, fille de M. et de Mme **Guerdin** (1er août 1944) ;
Simone, fille de M. et de Mme **Loesch** (1er août 1944) ;
Jean-Marc, fils de M. et de Mme **Renaux** (2 août 1944) ;
Guy-Marcel, fils de M. et de Mme **Leroux** (3 août 1944) ;
Claudie-Jeannine, fille de M. et de Mme **Vasseur** (4 août 1944).

LAOS

Visoun Leuam, fille de M. **Thao Leuam.**
Kongphet, fils de M. et de Mme **Thao Thip.**

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. Raymond **Streit** avec Mlle Micheline **Yunck** ;
M. Claude **Fontaine** avec Mlle Marie **Genestre** ;
M. André **Jouber** avec Mlle Virginie **Curiol** ;
M. **Dang-huu-Chi** avec Mlle **Pham-thi-Toan.**

COCHINCHINE

M. Marcel **Madon** avec Mlle Jacqueline **de Laulanié** ;
M. Alexandre **Weiss** avec Mlle **Hébert** ;
M Noël **de Gonzaga** avec Mlle Joséphine **Loizeau.**

MARIAGES.

TONKIN

M. **Trân-van-Phi** avec Mlle **Dô-thi-Roanh** (12 août 1944) ;
M. Léon **Schneider** avec Mlle Aimée **Clémenti** (12 août 1944).

COCHINCHINE

M. Frédéric **Guinot** avec Mlle Simone **Fouillet** (7 août 1944) ;
M. Pierre **David** avec Mlle Jeanne **Savoyet** (9 août 1944).

LAOS

M. Ouloum **Souvannavong** avec Mlle **Khamphong** (12 juillet 1944) ;
M. **Khampheuane** avec Mlle Khamphèng **Boupha,** fille de M. et de Mme Chane **Souk** ;
M. **Houmphèng** avec Mlle Khamla **Boupha,** fille de M. et de Mme Chane **Souk** ;
M. Phao **Bilavarn** avec Mlle **Khamla,** fille de Mme Thit **Phao.**

DÉCÈS.

TONKIN

M. Joseph **Nguyên-van-Lê** (7 août 1944) ;
M. Eugène **Delez** (7 août 1944) ;
M. **Sarthe** (5 août 1944) ;
M. Otto **Furhmann** (9 août 1944) ;
M. Lucien **Hermitte** (10 août 1944).

COCHINCHINE

Mme Yvonne **Nutini** née Chassagnol (31 juillet 1944) ;
M. Jacques **Le Rycke** (2 août 1944) ;
M. **Vo-van-Duoc** (août 1944) ;
Clément-Grégoire, fils de M. et de Mme **Prouchandy** (3 août 1944) ;
Mlle Jeanne, fille de M. et de Mme Laurent **André** (6 août 1944) ;
Maurice, fils de M. et de Mme **Bourdon** (6 août 1944) ;
Roland, fils de M. et de Mme **Scipion** (7 août 1944).

CAMBODGE

S. A. R. la princesse Norodom **Sutharot** née Phangangam (3 août 1944).

LAOS

Phothao **Phong** (27 mai 1944) ;
Mme **Méthao Bot** (28 mai 1944) ;
Mlle Nang Koun, fille de M. et de Mme Nang **Bou** (30 mai 1944) ;
M. **Dao-thiên-Niêm** ;
Mlle **Dinh-thi-Chinh,** fille de M. et de Mme **Dinh-van-Trang** ;
Mme **Houmphèng** née Sac Xao (21 mai 1944) ;
M. Thao **Kith** (24 mai 1944) ;
Nang Sa **Ngiêm,** fille de M. Thao **Cheua** (17 mai 1944) ;
Nang **Siphou,** fille de M. Thao **Vang.**

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ **M. T. T. T..., à Hanoi.** — Merci de la confiance que vous nous témoignez. Il nous est difficile cependant de donner satisfaction à vos demandes. La rubrique « La Semaine dans le Monde » est un comprimé de nouvelles qui comporte l'essentiel des événements de la semaine. Nous ne pouvons pas, faute de place, la développer davantage. Nous nous efforcerons par contre de rendre plus facile la lecture de la « Vie Indochinoise ».

~ **M. Marcel (P.), 9e R.I.C., à Hanoi.** — Merci de vos envois. Mais leur « étrangeté » ne nous permet pas de les publier, vous le comprendrez facilement en relisant quelques numéros de notre revue. Peut-être avez-vous confondu « Indochine » avec l'« Os à moëlle ». En ce cas nous vous ferons retour de vos manuscrits.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

~ H. M. — Vos considérations sont intéressantes. Nous vous remercions de votre sincérité. Mais nous ne pouvons nous déclarer d'accord avec vous. Votre position nous apparaît très dangereuse car elle peut provoquer du désordre et l'ordre est dans les circonstances présentes le bien le plus précieux à préserver. A notre sens, chaque Français, chaque Indochinois devrait se répéter chaque jour cette phrase du Maréchal : « Dans la tourmente qui envahit le monde, les pays qui éviteront la guerre civile garderont seuls la force d'attendre des temps plus heureux ».

~ Abonné 263 à Saigon. — Nous avons déjà précisé ces divers points dans de récents courriers. Les voici à nouveau :

Le prix littéraire de l'Indochine doit être décerné pour la deuxième fois au mois de décembre 1944.

Tous les genres sont admis.

Peuvent seuls concourir les ouvrages parus en Indochine entre le 1er novembre 1942 et le 31 octobre 1944.

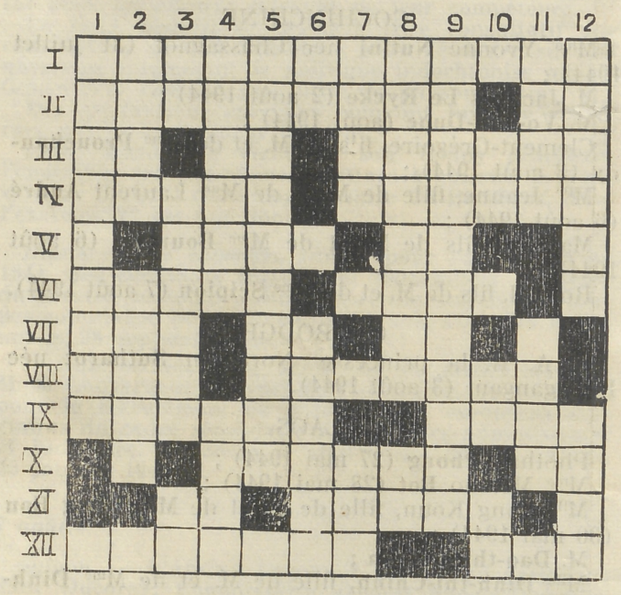
Les ouvrages doivent être déposés avant le 1er novembre 1944.

Les résultats seront proclamés avant le 31 décembre.

Les mots croisés d'« INDOCHINE »

Les mots croisés de A. Frévat.

N° 5.



Horizontalement.

1. — Membre de la Société des instruments anciens.
2. — Vint conquérir sa belle, guidé par un cygne — Gabriel Pierné a composé le millième.
3. — Phonétiquement : précédent le chant des poules... — Celui du chef d'orchestre est à son pupitre — Gustave Charpentier en mit en musique ses impressions.
4. — Plus d'un, comique, a fait verser des pleurs — Filées au pays de don José.
5. — S'oppose à l'ouverture — Début de l'hymne de Saint-Jean (beaucoup le connaissent sans le savoir).
6. — On le fit guerre après (l'autre) de la musique nègre — Samain a chanté les amours et la mort de ce rival d'un cyclope.
7. — Dans le titre d'un délicieux recueil de poésies de Paul Géraldy — Au début d'un cantique d'allégresse — Mention décernée aux concours agricoles... mais pas à ceux du Conservatoire.
8. — N'orne pas la chevelure de la brune andalouse — Fait retrouver le poème aimé.
9. — Se retrouve dans le cantique ci-dessus — Quoiqu'on en dise, n'a pas inspiré certaine sonate célèbre.
10. — Adresse en musique... faute en littérature — Celui du Rhin est au début de la Tétralogie.
11. — Après lui... on prend les mêmes et on recommence — Beethoven lui écrivit en musique.
12. — Sommet dénudé... (ce n'est pas le mont chauve... !) — Se prend parfois en musique.

Verticalement.

1. — Fit plaquer... un octave.
2. — Dissimule Arlequin aux yeux de Colombine — Fondateur d'une armée qui se bat en chantant.
3. — Texte des vocalises — Ainsi fit, des ressources du lied, le génie musical de Schubert — Initiale et finale d'un héros biblique qui revit grâce à Saint-Saëns.
4. — Certaines, dans une île méditerranéenne, ne finirent pas par des chants liturgiques — Celui de la vaisselle n'indique pas un harmonieux duo.
5. — Effet de l'accordéon sur tout air (1).
6. — Initiales de l'auteur d'un Ave Maria célèbre — Frères étrangers de la romance.
7. — Gamme muette — Celui qui fut heureuse a été chantée par Chabrier.
8. — Sainte apocryphe, laïcisée musicalement — Initiale et finale de l'auteur de la « Serenata ».
9. — Qualifie certains sons.
10. — Redoublé, prénom d'une cantatrice américaine d'origine française — Au début de la « Suite Algérienne » — Deux fois dans « Poète et Paysan ».
11. — Pénible à l'œil, douce à l'oreille — A pour spécialité outre atlantique, de transformer un duo en soli.
12. — Grand violoniste contemporain qui fut sujet d'une poétesse au prénom d'opéra comique — Sa chute bruyante est un spectacle impressionnant.

(1) Opinion strictement personnelle du « mot croiseur ».

Solution des mots croisés dirigés de Georges Rimant. — N° 3. — Airs variés.

Horizontalement.

1. — ATMOSPHERE.
2. — ARIA — EX.
3. — PAN — RU — DP.
4. — AVICULTEUR.
5. — REEL — LIE.
6. — ENROUEMENTS.
7. — NUES — EVE.
8. — CE — ERNE (fleuve d'Irlande).
9. — ETNA.
10. — SIMULATION.

Verticalement.

1. — APPARENCES.
2. — AVENUE.
3. — MANIERE.
4. — OR — CLOSE.
5. — SI — REL (inversion phonétique de : l'air).
6. — PARLEMENTA.
7. — UT — EVENT.
8. — ELNE (Pyrénées-Orientales, chef-lieu Perpignan) — AI (début de : air).
9. — REDUIT.
10. — EXPRESSION.

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).
Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.
Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

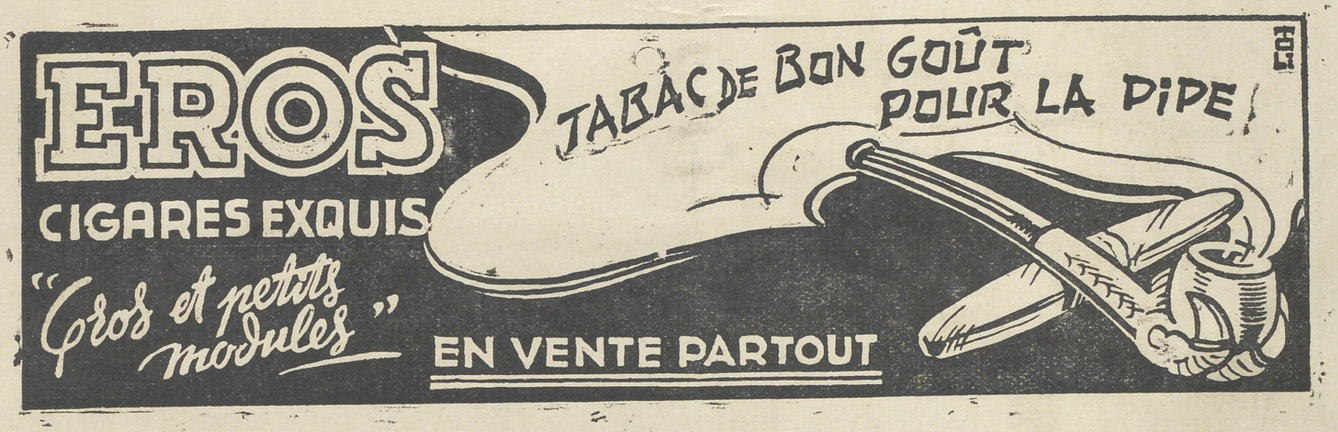
SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS
Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement
-:- *Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy* -:-

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE
de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifique

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION
de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278



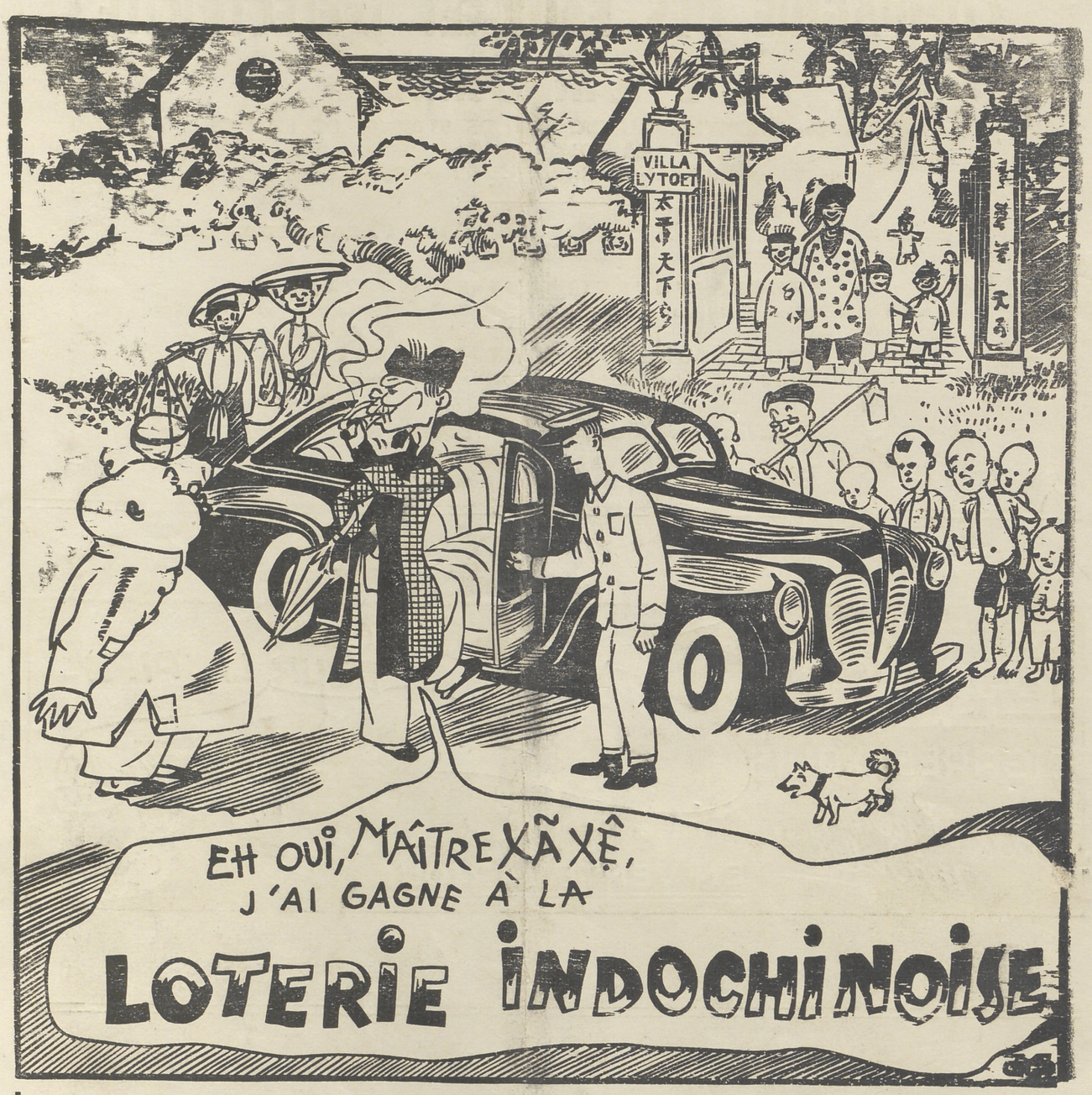
OFFSET
TYPOGRAPHE
PHOTOGRAVURE

IMPRIMERIE TAUPIN & Cie

8 - 10 - 12, Rue Duvillier — Hanoi

TÉLÉPHONE : N° 147 - 148

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

Etude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques